

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 2 janvier 1925

Sommaire :

Le pouvoir des Soviets est-il stable ?	Pierre Daye
Qu'advient-il du fascisme ?	Maurice Vaussard
Les allocations familiales	Valère Fallon, S. J.
Invocation aux Rois Mages	Alexandre Masseron
Le danger du Sionisme	Chan. Paul Halfants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Louis Le Cardonnel, J. Schyrgens.
— Les habitants de Mars, C^{te} P. — France. — Turquie.

La Semaine

* Bonne, sainte et heureuse année à tous nos amis.

A chaque renouvellement de l'année presque toutes les revues augmentent le coût de leur abonnement. La revue catholique, qui est une œuvre d'apostolat intellectuel, veut continuer à faire exception.

Que nos abonnés daignent nous revaloir ces étrennes en propageant une revue qui ne vise qu'à servir l'Eglise et la Patrie.

* Pas plus que ses devancières, 1924 n'a stabilisé la Paix.

Certes, l'horizon est moins noir qu'il y a un an, mais si le plan Dawes promet beaucoup, le rapport Nollet, publié ces jours-ci, fait craindre le pire.

L'Allemagne a promis de payer, mais elle prépare la revanche.

Et l'année finit par une querelle infiniment triste : des discussions de gros sous entre alliés d'hier.

* En France « ça chauffe » et Herriot va en voir de grises. Il a trouvé moyen de se mettre toute la presse à dos, et son ministre des finances a failli le brouiller avec les États-Unis.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

BANQUE
L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy, LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditions

Ouverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageux

Ouverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotés

Exécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clients

GARDE de titres — Location de OFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

: : BRUXELLES : :

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Le pouvoir des Soviets est-il stable ?

Le voyageur, qui revient du pays des Soviets, s'aperçoit vite, quand il rentre dans notre Belgique — où tout est si propre, si ordonné, si pondéré — de la difficulté de résumer en une formule les impressions multiples qui bouleversent son esprit et son cœur.

J'ai cherché la formule qui m'aurait permis de répondre en quelques phrases à l'interrogation que tant de charmants amis m'adressent ingénument : « Mais, dites-moi, en un mot, la vérité : le régime soviétique est-ce bien ou est-ce mal ? » Je n'ai pas, je l'avoue, trouvé la formule. Je suis resté fort embarrassé de répondre.

La situation de la Russie soviétique est infiniment complexe. Ce n'est pas en quelques mots que l'on peut en résumer la qualité. Il faudrait des pages et des pages, encombrées de beaucoup de considérations diverses. Un article même n'y pourrait suffire. Je me réserve d'aborder ces questions ailleurs, avec toute la prudence qui convient. Car il me paraît incontestable que nous nous trompons beaucoup, dans l'un et l'autre sens. Nous méconnaissons de grands dangers, comme l'asiatisme grandissant des Soviets, qui constitue une menace terrible contre toute notre civilisation latine et chrétienne ; tandis que nous exagérons certaines manifestations locales qui, parce qu'elles ont un retentissement immédiat, affolent des personnes inconsidérées. L'idée de mesures sociales audacieuses nous émeut, tandis que la menace contre l'esprit, bien plus grave cependant, nous laisse indifférents.

Cherchant, dans les questions qui me furent posées depuis les quelques semaines que je suis rentré de Moscou, les principales préoccupations de l'opinion publique belge en ce qui concerne le bolchevisme, j'y ai découvert surtout un indice du sens profondément réaliste de nos compatriotes. A Bruxelles, on ne s'intéresse point aux subtilités de la doctrine communiste. On dit : « Le gouvernement des Soviets est-il viable ? A-t-il des chances de durer ? » Et, comme corollaire, on ajoute : « Croyez-vous que les communistes possèdent, chez nous, des chances de succès ? »

Voulez-vous que je m'efforce de répondre brièvement à ces deux questions qui dénotent un esprit si réaliste ?

Le gouvernement des Soviets est-il stable, ou bien est-il à la veille de la chute ? Je vais vous répondre en toute franchise sans me soucier du désir que tous auraient de m'entendre répondre de façon négative.... Oui, le gouvernement des Soviets est solide.

La principale chose qui pouvait ébranler sérieusement sa situation, le blocus par les autres nations, disparaît chaque jour davantage du fait de la reconnaissance des divers États.

Le gouvernement des Soviets applique, en les renforçant, les méthodes qui ont permis au tsarisme de régner, pendant des siècles, sur la Russie. Mais, depuis longtemps, le régime impérial était l'objet d'attaques furieuses menées par des milieux révolutionnaires fortement organisés par certains Russes, aidés d'Iraélites, à l'étranger. Le gouvernement soviétique lui, ne rencontre jusqu'à présent aucune réaction organisée. Il

semble bien que l'idée tsariste n'ait plus de fidèles, même parmi les ennemis les plus farouches du communisme. Ceux-ci ont mis leurs dernières espérances dans l'établissement d'une « république bourgeoise » ou d'une fédération de républiques paysannes.

La politique du gouvernement, quels que soient les mots dont il la recouvre, est franchement nationale. Grâce à cela, les Soviets parviennent à rallier ceux mêmes qui réprouvent le communisme mais qui n'en considèrent pas moins que la Révolution peut être le point de départ d'une ère nouvelle.

Les cinq millions de Juifs de Russie sont partisans du régime qui a supprimé les lois d'exception contre leur race ; leur propagande rencontre un facile appui chez un grand nombre de leurs coreligionnaires de l'étranger, qui espèrent trouver plus tard un champ à leur activité dans le pays des Soviets.

Si, en Ukraine, où la classique passivité du peuple russe est moins grande que dans le nord, on peut prévoir, à la suite d'une éventuelle crise agricole, ou d'une élévation des prestations auxquelles sont soumis les paysans, des mouvements hostiles au gouvernement, il faut bien se dire aussi que ces rébellions seraient immédiatement réprimées avec la plus extrême rigueur. En Géorgie, lors du dernier soulèvement, il n'a fallu que trois jours aux forces soviétiques pour rétablir l'ordre, mais l'on m'a assuré que trois mille personnes auraient été fusillées.

Faute d'organisation, faute de chefs, il ne semble pas qu'une opposition quelconque puisse menacer le gouvernement des Soviets.

A l'extérieur, les émigrés se grisent de folles espérances, sans cesse renouvelées quoique toujours déçues. C'est Coblenz et ses vaines protestations.

Il me faut, à ce propos, noter un fait assez caractéristique : c'est l'unanimité de l'opinion contre les émigrés russes à l'étranger. J'ai pu voir des gens ruinés, des nobles réduits à la misère, tous font l'union pour rendre responsables les émigrés d'une partie de leurs malheurs, pour les accuser de désertion et pour leur reprocher d'avoir soutenu, avec l'aide de l'étranger, les aventures malheureuses de Dénikine, de Koltchak, de Wrangel.

Le gouvernement puise sa force dans les masses, où il possède des racines beaucoup plus profondes qu'on ne le croit souvent. L'aristocratie a disparu. La bourgeoisie, décimée, est effroyablement opprimée. Les intellectuels (du moins les intellectuels supérieurs) ne parviennent à vivre que fort pauvrement. Mais ces classes ne formaient, dans cette immense population de cent trente-deux millions d'habitants, qu'une infime minorité.

Quant aux ouvriers industriels, estimés à près de sept millions, ils semblent en général satisfaits. Tout est pour eux. Ils ont toutes les faveurs. Maîtres des villes, ils règnent et en profitent. C'est à leur satisfaction que l'on sacrifie le reste de la nation. Et c'est eux qui sont les premiers à profiter de la « nationalisation » de toutes les richesses. Ils ne semblent donc

pas avoir de raisons pour ne pas soutenir de toutes leurs forces le régime soviétique.

Enfin, il y a la masse passive de plus de cent millions de paysans. Ceux-ci se désintéressent de la politique et l'on peut penser que bon nombre d'entre eux ne savent même pas qu'il y a un régime soviétique. Ils ne connaissent qu'une chose, c'est qu'on leur a abandonné la terre et qu'ils sont devenus propriétaires. La propagande du gouvernement excelle à leur faire entendre que tout changement d'autorité aurait pour effet de les ramener au servage.

La politique malhabile des généraux blancs, qui, chaque fois qu'ils avançaient, ramenaient dans leurs fourgons les anciens propriétaires fonciers et les laissaient reprendre leurs terres confisquées, n'a pas été sans être, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, infiniment utile aux Soviétiques. Ceux-ci sont donc désormais assurés de l'appui constant des masses paysannes.

Le sentiment national russe est extrêmement vicieux, même parmi un grand nombre de communistes et d'internationalistes.

Si jamais la Russie était attaquée, il ne faudrait point s'étonner de voir les gens les plus hostiles au régime soviétique faire bloc avec lui contre l'ennemi commun. Beaucoup de Russes, communistes ou soviétistes (il ne faut pas confondre), sont persuadés que c'est leur patrie qui va éclairer le monde d'une lumière nouvelle et que Moscou va devenir la capitale morale à la fois de l'Asie et de l'Europe. Et ils en sont très fiers.

Ce qui augmente la stabilité du pouvoir des Soviétiques, qui, à mon avis, ne pourrait être menacée que par des divisions intérieures, c'est qu'il n'y a guère d'opinion publique en Russie. La grande masse du peuple est amorphe. L'on peut bien dire — et cela est intéressant pour ceux qui ont des craintes de voir le bolchevisme s'installer dans nos pays occidentaux — que jamais un semblable système de gouvernement ne serait possible ailleurs. Le bolchevisme est un phénomène spécifiquement russe, tout comme le tsarisme était un fait spécifiquement russe.

En Belgique ou en France, il ne faudrait pas trois jours de ce régime pour que la plus terrible des révolutions éclatât. Le Russe, lui, se soumet à la tyrannie. Et, en affirmant cette opinion, j'ai répondu à la seconde des questions : « Le communisme a-t-il, chez nous, des chances de succès ? »

Je viens de dire que je ne croyais pas à la possibilité d'une transposition dans nos pays d'un régime aussi contraire à notre tempérament. On peut concevoir une Chine bolcheviste. On ne voit pas — pas encore tout au moins — une France, une Angleterre ou une Belgique bolcheviste.

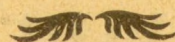
Même nos communistes occidentaux, qui se voient pareils aux communistes slaves, sont, en réalité, très différents d'eux, parce que les mentalités sont essentiellement opposées. Une même formule adoptée ici et là-bas rend, dans les cerveaux, des sons absolument différents...

Ce qui ne veut point dire que la doctrine et les méthodes des communistes n'auront pas chez nous un énorme retentissement et une influence grave, qui se manifesteront par des événements violents et dangereux...

C'est justement à cause de ces éventualités que j'ai cru devoir donner avec franchise, aux lecteurs de la *Revue catholique des Idées et des Faits*, mon opinion sur la stabilité du régime soviétique. Je puis me tromper. Beaucoup souhaiteront que mes considérations soient démenties par les événements. Mais je crois qu'en tout état de cause il faut voir les choses

telles qu'elles sont et que nous n'avons pas à nous leurrer sur la force d'adversaires avec qui nous aurons sans doute un jour — d'une manière ou de l'autre — à entrer en contact.

PIERRE DAYE.



Qu'advient-il du fascisme ?

Dès la prise de possession du pouvoir par M. Mussolini, qui à la Chambre avait déjà surpris tout le monde par ses qualités de tacticien parlementaire et qui, à la tête du gouvernement, faisait excellente figure, bien qu'on pût lui reprocher d'aimer un peu trop le « panache » et l'emphase verbale, bien des professionnels de la politique avaient déjà pronostiqué qu'une rupture se produirait entre le dictateur et les troupes qui l'avaient porté au rang suprême. Cette rupture était symbolisée par l'opposition que l'on établissait entre « mussolinisme » et « fascisme » : la plus grande faute de M. Mussolini apparaîtra sans doute quelque jour d'avoir attendu deux ans pour choisir entre les deux formules et de pencher, semble-t-il, vers le « mussolinisme » alors que le discrédit dont souffre le « fascisme » est arrivé en Italie à un point tel qu'il rejailit, bon gré mal gré, sur son chef.

Le terme de « mussolinisme » était, d'ailleurs, mal venu. Il y avait quelque chose de choquant à laisser entendre que le créateur du fascisme pouvait s'en servir comme d'un piédestal pour sa propre fortune, et il n'est pas étonnant que Mussolini l'ait toujours rejeté. Mais, rejetant le mot, il pouvait réaliser la chose, c'est-à-dire consolider sa dictature en éloignant peu à peu du parti vainqueur, ou tout au moins de ses plus hautes hiérarchies, les éléments turbulents qui le déconsidéraient, pour s'appuyer franchement sur les amis anciens ou nouveaux qui lui offraient un concours de meilleur aloi.

Mais bien vite il fut évident que M. Mussolini ne pouvait ou ne voulait se désolidariser nettement ni des méthodes de violence qui avaient assuré les premiers succès du fascisme, ni de ceux qui les employaient. S'affirmant dans presque tous ses discours soucieux de ramener la paix sociale en Italie par un retour sincère à la légalité — qu'il lui était d'autant plus facile de respecter qu'il avait incontestablement la majorité de la nation avec lui — il sévissait néanmoins, sous prétexte de discipline de parti, contre ceux de ses amis qui lui montraient la nécessité de procéder à une épuration sévère de celui-ci. Les expulsions décrétées contre MM. Misuri et Massimo Rocca notamment frappèrent ainsi des hommes de valeur qui n'avaient que le tort d'être trop clairvoyants et de dire leur avis en public, voyant qu'on ne les écoutait pas dans le privé. A leur place triomphaient les « ras » de sous-préfecture du type Farinacci ou les partisans sans scrupules qui s'étaient installés au Viminal, les Acerbo, les Finzi, les Cesare Rossi, les De Bono. La confiance que leur témoignait Mussolini était un défi à toute la partie saine de la population, car on n'ignorait pas, même avant le coup d'audace de la *Tcheka* contre Matteotti, que leur moralité était au-dessous du médiocre. Les faits ont prouvé que leur intelligence demeurait à peu près au même niveau, car jamais ne fut mieux mise en lumière qu'à propos de cette tragique affaire la vérité du mot célèbre : « plus qu'un crime, ce fut une faute ».

Mais une faute d'égale ampleur avait été déjà la loi élec-

torale à laquelle M. Mussolini vient de renoncer si brusquement. Il était assez sûr de sa popularité pour se permettre d'affronter le jugement du pays sans privilège aucun en faveur de son parti, soit en rétablissant à ce moment le scrutin uninominal, qui a toujours eu les préférences des libéraux, soit même en gardant la proportionnelle. Il eût ainsi rendu vain l'argument le plus fort de l'opposition, à savoir que la consultation électorale d'avril dernier n'était qu'une parodie, et sa majorité, moins pléthorique, eût été beaucoup plus solide et respectée.

On peut même se demander si la faveur témoignée par M. Giolitti à cette loi électorale inique n'a pas été une feinte pour engager le fascisme dans une impasse. Cela serait assez dans sa manière. Rappelons-nous comment il procéda vis-à-vis des communistes lors de l'occupation des usines: la bourgeoisie, affolée, lui demandait de sévir contre les fauteurs de désordre, de faire donner la troupe. M. Giolitti ne bougea pas, assuré de remporter une victoire bien plus décisive sur les révolutionnaires en les abandonnant à eux-mêmes, certain de leur impuissance à assurer la vie industrielle des établissements saisis. En effet, quelques semaines après, les ouvriers avouaient leur défaite en évacuant d'eux-mêmes les usines, et le mouvement communiste en recevait une atteinte dont il ne s'est pas encore relevé. De même, au printemps de 1924, le vieil homme d'État comprit tout de suite qu'il serait vain de s'opposer aux vœux du fascisme, encore tout enivré de sa victoire. Il lui fit crédit et contribua à assurer le succès d'une loi électorale qui, lui laissant toutes les responsabilités du pouvoir, allait user ses forces avec une déconcertante rapidité.

* * *

Le fascisme est-il donc condamné à disparaître, comme un brillant météore, sans laisser aucune trace ? Je ne le pense pas. Il a correspondu à un élan trop profond des jeunes générations italiennes, il a incarné, en dépit de ses excès, trop d'idées justes pour n'avoir pas déposé dans la vie politique d'outre-monts des germes féconds. Le fascisme a déjà assez vécu pour se créer une « mystique »; cette mystique survivra aux erreurs et à la débâcle probable de sa « politique ». Celle-ci, après tout, est appliquée par des hommes faillibles; il n'est pas en leur pouvoir de discréditer des principes qui les dépassent. On a vu que, diversement mis en œuvre, ils auraient sans doute abouti à de tout autres résultats.

Pour avoir un écho authentique de cet état d'esprit, il ne faut pas lire les journaux officiels ou officieux du parti, qui ont pour tâche obligée d'en justifier tous les actes et d'en galvaniser les énergies. Mais il convient d'aller chercher, dans les organes à faible tirage qui entendent allier la pure doctrine à la critique loyale, le témoignage d'une élite intellectuelle qui ne s'agite pas au premier plan de l'actualité.

Voyez, par exemple, ce qu'écrivait l'un de ces organes, *La Révolution fasciste*, dans son numéro du 1^{er} décembre 1924 : « L'expérience fasciste — écrivait-il — peut être regardée comme ayant fait faillite en ce qui regarde les hommes, qui, à l'exception de Mussolini, se sont révélés incapables.

» Mais elle n'a pas avorté quant à ses idées, ou plutôt quant à son esprit, celui qui anima le premier fascisme et le poussa contre la démocratie, parasite de l'Italie victorieuse.

» Demeuré inexprimé, cet esprit n'est autre que l'obscur désir de régénération qui anima la Droite après le *Risorgimento*; qui d'abord inspira les apôtres de notre combat, de Mazzini à Gioberti et à Cavour; qui en tout temps a suscité l'angoisse des générations les plus conscientes et l'aspiration des hommes les plus généreux.

» Le fascisme sembla être l'artisan de cette régénération, le réalisateur de cette révolution, le (mouvement) critique qui intégrerait l'œuvre du *Risorgimento*.

» Mais au début du chemin il s'arrêta pour regarder avec complaisance les adversaires qui assistaient, surpris, au miracle et il les menaça d'un châtement s'ils ne disparaissaient pas. Il les regardait et les combattait sans se rappeler qu'il est nécessaire de regarder seulement devant soi et de se combattre soi-même pour devenir meilleurs, car la victoire aussi recèle un danger : l'orgueil, le plus périlleux des ennemis.

» Et le fascisme a péché par orgueil.

» Le meilleur remède à l'orgueil est le repentir, et le fascisme confesse aujourd'hui qu'il se repent.

» Nous avouons que nous eussions préféré à cette retraite stratégique la revision en temps opportun et que nous souffrons de l'incertitude d'une situation qui offre encore quelque issue, mais pas pour longtemps.

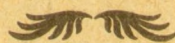
» Il faut que le repentir ne soit pas seulement un acte de contrition verbal, mais provoque un changement de conduite. Rien plutôt que des demi-mesures.

Voilà, n'est-il pas vrai ? une confession significative et qui honore ceux qui l'ont écrite. Il faut savoir et dire qu'ils sont nombreux au sein du fascisme, dont ils forment le meilleur élément. Le signataire de cet éditorial cependant, en même temps qu'il rejette toute solidarité avec les extrémistes du genre Farinacci, « le ras de Crémone, dont l'art politique — raille-t-il — induira sans doute quelque tribu de Hottentots à lui offrir une souveraineté effective », ne repousse pas moins nettement le retour aux vieilles formules et au vieux personnel du parti libéral. Un souffle nouveau a balayé les miasmes qui empoisonnaient la vie parlementaire italienne, avec son asservissement à la franc-maçonnerie, son absence d'idéal, sa pesante bureaucratie, ses méthodes de corruption électorale où M. Giolitti était passé maître.

Il est certain que le retour tardif au scrutin d'arrondissement, cher aux hommes du passé, constitue, pour les fascistes sincères, une amère déception et prend presque les allures d'une trahison, car il n'est guère de système qui ressemble davantage à un compromis, destiné à rallier au régime les représentants libéraux de l'opposition. D'autre part, M. Mussolini peut espérer esquiver ainsi les plus graves conséquences du retournement de l'opinion populaire et garder la majorité dans bien des circonscriptions où le scrutin de liste et la proportionnelle consommeraient la ruine de son parti. Il semble, d'ailleurs, qu'il ait présenté ainsi la réforme à ceux de ses partisans qu'elle avait le plus déconcertés. Mais, en agissant de la sorte, le *Duce* demeure-t-il fidèle à l'esprit du fascisme, et n'évolue-t-il pas — trop tard — vers le mussolinisme ? La « politique » paraît l'avoir définitivement conquis au détriment de la « mystique ».

Pourtant la « mystique » du fascisme demeure et demeurera quand auront disparu les tenants, plus ou moins discrédités, de sa politique. Seulement elle n'est encore qu'un état diffus, qui n'a pas trouvé l'interprète capable de la faire triompher. Aussi n'en saurait-on prévoir les destinées. Une seule chose est certaine, c'est que, comme force de propulsion ou de réaction, elle agira, en Italie, sur le gouvernement de demain, qui devra compter avec elle.

MAURICE VAUSSARD.



SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

 SIXIEME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

- M. A. MILLERAND, ancien Président de la République Française (9 décembre),
 SON EMINENCE LE CARDINAL CHAROST, archevêque de Rennes (en mars),
 M. LEON BERARD, député, ancien ministre de l'instruction publique (27 janvier),
 LE GENERAL MANGIN, (16 décembre),
 M. EDOUARD ESTAUNIE, de l'Académie Française, (en mars),
 MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie Française, (25 novembre),
 MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers, (15 janvier),
 COMTE GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, (6 janvier),
 M. PIERRE TERMIER, de l'Institut, (en février),
 M. LOUIS MADELIN, député des Vosges, (18 novembre),
 M. PIERRE BENOIT, (en février),
 M. ANDRE BELLESSORT, (en mars),
 M. RENE BENJAMIN, (29 décembre),
 M. ROBERT VALERY-RADOT, (en janvier),
 M. LOUIS GILLET, (25 décembre),
 M. ANTOINE REDIER, (2 décembre),
 M. PAUL CAZIN, (en février),

La huitième conférence aura lieu le MARDI 6 JANVIER, à cinq heures, par le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne :

LA DÉCADENCE DE L'EUROPE

Prix de l'abonnement à la série des onze conférences restantes : 50 frs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans **LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS**

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS.

11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM. TÉL. : 220 50.

Les allocations familiales

A l'heure actuelle, le système des allocations familiales est appliqué, en France, par des entreprises privées et par des administrations publiques occupant 2.600.000 salariés et appointés.

En Belgique, le chiffre correspondant est d'environ 500.000.

L'Etat, les Provinces, les principales communes l'ont adopté pour leur personnel. Tous les charbonnages du pays, 576 entreprises groupées en onze Caisses de Compensation, et un certain nombre d'autres entreprises industrielles, commerciales ou financières, puis un grand nombre d'établissements d'enseignement le pratiquent.

Les progrès réalisés depuis trois ans en ce domaine sont remarquables et permettent d'augurer favorablement de l'avenir.

Toutefois, nous sommes encore loin du succès définitif et nous ne pouvons nous dissimuler les longues et laborieuses étapes qu'il nous faudra encore franchir.

Si l'opinion est ébranlée et en grande partie conquise, il subsiste encore bien des résistances.

Il reste, en beaucoup d'esprits, des obscurités et des hésitations. Il reste des convictions peu agissantes et des pusillanimités plus soucieuses d'éviter les faux pas que d'avancer. Il reste enfin des embarras financiers chez les pouvoirs publics et une opposition sourde chez les « sans enfant ».

S'il était besoin d'apporter de ceci une preuve actuellement palpable, nous la trouverions dans l'inintelligence et la parcimonie qui caractérisent les propositions de la Commission de péréquation des traitements et salaires du personnel de l'Etat.

* * *

Notre intention, dans le présent article, est de rencontrer une difficulté doctrinale qui fait obstacle à la diffusion et à l'intensification du système des allocations familiales, à savoir la théorie du *salair familial*, théorie devenue classique dans les écoles théologico-sociales catholiques.

Cette doctrine se ramène, pour l'essentiel, à ceci :

A moins de circonstances économiques particulièrement difficiles, la famille ouvrière doit pouvoir vivre décemment du travail de son chef.

Pour cela, il faut et il suffit que le salaire du chef de famille couvre les frais d'entretien d'une famille normale.

La valeur du travail ouvrier devra donc être estimée, au moins, au prix nécessaire pour suffire à l'entretien d'une famille normale. De là, le nom de *salair familial absolu*.

Cette doctrine eut une fortune étrange. Après avoir fait l'objet de débats passionnés et de polémiques acerbes, entre 1880 et 1895, elle fut peu à peu mise au point, gagna de proche en proche et finit par être pratiquement admise, pour l'essentiel, par la généralité des catholiques.

Or, à mesure qu'elle progressait dans les esprits et qu'elle s'établissait dans les institutions, son insuffisance et son manque d'adaptation aux réalités concrètes se manifestaient plus clairement.

Le premier symptôme fut la nécessité qui s'imposa de recourir aux assurances sociales et de leur faire une place chaque jour plus large pour subvenir à une partie notable des frais d'entretien du travailleur et de sa famille.

Le second fut les flottements qui se produisirent dans la définition de la famille *normale*.

Une famille, c'est un certain nombre d'enfants issus des mêmes parents. La question se pose, inéluctable : à combien chiffrer ce nombre d'enfants ?

Les réponses, au début, oscillaient entre 5 et 7. Plus tard, elles descendirent à 4 ou 5 ; actuellement, on répond : 2 ou 3 ; déjà même certaines voix glissent timidement : 1 ou 2...

Cependant, les possibilités économiques n'avaient pas diminué, dans l'ensemble, avant la guerre ; et, après la guerre, quoiqu'elles eussent réellement diminué, la pression des organisations ouvrières força les employeurs à consacrer aux salaires des sommes globales, non seulement égales, mais accrues, même en comptant valeur-or.

La famille dite *normale* tournait à l'énigme.

Suffisait-il donc d'une déchéance des mœurs, déchéance caractérisée par la *peur de l'enfant* ; suffisait-il d'un égoïsme contre nature pour que la famille *normale* d'hier devînt anormale aujourd'hui ? Et suffisait-il

d'une chute plus profonde encore pour que la famille dite *normale* tombât au niveau de la famille à enfant unique ou même du ménage sans enfant ?

* * *

On essaya alors d'une autre terminologie et l'on dit : la famille *ordinaire*.

Mais pourquoi la famille *ordinaire* aurait-elle ce privilège de fonder une norme de *justice* quand l'*ordinaire* déchoit jusqu'au désordre social ?

On tenta, enfin, un dernier essai et l'on dit : la famille *moyenne*.

Mais voyez où cela mène ! Prenons, pour être concret, le cas des agents de l'Etat, pour lesquels s'élabore en ce moment la fameuse péréquation. Quand on additionne, d'une part, les agents de l'Etat et, d'autre part, les enfants à leur charge, on trouve à peu près 200.000 agents et 140.000 enfants à charge. Ce qui donne 0,7 enfant par agent de l'Etat. Si l'on fait abstraction des célibataires et qu'on ne tienne compte que des mariés, on trouve environ 140.000 ménages et 140.000 enfants ; soit, à peu près, 1 enfant par ménage.

Appliquons maintenant la thèse du *salair familial* : en mesurant le *salair* sur la famille *moyenne*, nous ramènerons ce *salair* à l'aune d'une famille de un enfant.

Or, si le *salair* calculé sur les nécessités de la famille de un enfant suffit à ceux qui n'en ont qu'un ou peut-être deux ; s'il met au large les ménages stériles, et plus au large encore les célibataires, ce même *salair* jette dans la misère noire les familles de 4, de 6, de 8, de 10, de 12 enfants, — et il y en a, même chez les agents de l'Etat !

La norme prise de la famille dite *normale* était flottante ; celle prise de la famille *ordinaire* était amoral ou immoral ; celle prise de la famille *moyenne* est, par surcroît, irrationnelle jusqu'à l'absurde.

En effet, les moyennes ne sont utilisables, — en dehors des exercices d'arithmétique, — que si elles correspondent d'assez près aux réalités. Pour cela, une condition est requise, à savoir que l'écart entre les extrêmes soit peu considérable. Si, dans le cas qui nous occupe, les familles les moins nombreuses avaient 4 enfants et les familles les plus nombreuses 6, on pourrait, sans inconvénient, tabler sur la moyenne 5. Mais, si la masse des salariés est faite de gens qui n'ont pas d'enfant ou qui n'en ont qu'un ou deux, et si, à côté de cette masse, on trouve une petite minorité de familles ayant de 4 à 12 enfants, le *salair* basé sur la moyenne 1 voue à la famine les familles qui ont de nombreux enfants, celles qui, pour n'être ni *moyennes*, ni *ordinaires*, n'en sont pas moins, en définitive, les familles au plein sens du mot, les *vraies familles normales*.

* * *

Nous touchons ici au nœud du problème.

La diversité entre les familles est telle, à notre époque ; elle crée entre elles une si grande inégalité de charges, que tout système aboutissant à fournir des ressources *uniformes* à ces diverses familles devient inacceptable.

Car, si la mesure uniforme est prise sur les familles restreintes, l'insuffisance est évidente pour les familles nombreuses.

Si la mesure uniforme est prise sur les familles nombreuses, — ceci paraîtra paradoxal, mais c'est pourtant vrai, — elle redevient encore rapidement insuffisante pour les familles nombreuses.

En effet, quand vous payez la journée de travail 30 francs, par exemple, pour le motif que 30 francs sont nécessaires à l'entretien d'une famille de 6 enfants, et quand vous donnez les mêmes ressources à quiconque vous fournit le même travail, que s'ensuit-il ? Le chef de famille restreint dispose aussi de 30 francs ; le marié sans enfant, item ; le célibataire, item. Si maintenant la grande majorité des adultes est faite de chefs de familles restreintes, de mariés sans enfant et de célibataires, cette grande majorité se trouve à l'aise et même au large : ses dépenses augmentent ; ses besoins s'accroissent et se développent ; des habitudes de vie plus facile et mieux pourvue se répandent ; bientôt, le *niveau de vie général*, le « *standard of life* », monte, et, comme les familles nombreuses ne peuvent quand même pas s'abstraire du milieu où elles vivent, comme elles ne peuvent quand même pas se réduire à un genre de vie notablement inférieur à celui de leurs contemporains sans ressentir cette impression de déchéance et sans pâtir de ces privations qu'on appelle pauvreté et misère, il se fait que le *salair* considéré hier comme suffisant pour une famille de 6 enfants, ne l'est déjà plus aujourd'hui et qu'il mettra, demain, cette famille dans la gêne et dans la misère.

Ce phénomène s'aggrave et se précipite, d'ailleurs, par l'effet d'une autre cause : c'est que, le jour où vous avez mis dans la main pur adultes exempts de charges de famille des ressources mesurées ses

les nécessités de ceux qui ont 6 enfants, vous avez agi dans le sens de la hausse des prix. Qui a le gousset bien garni ne regarde pas aux prix ; de son côté, le commerçant, habile à apprécier les ressources de ses clients et à en profiter, hausse ses prix dans toute la mesure où les circonstances le favorisent.

Vous aboutissez donc, à la fois, à un accroissement des besoins et à un renchérissement des choses, besoins et renchérissement auxquels la famille nombreuse se retrouve incapable de suffire.

* * *

En résumé, la thèse du *salair familial* était bâtie sur un principe qui, dans les conditions normales d'une société humaine, est suffisant, à savoir que la famille ouvrière doit vivre du *salair* de son chef.

Mais ce principe implique une hypothèse que nous venons de souligner et qui, d'ordinaire, était omise. Et cette hypothèse implique que les charges de famille soient : 1^o assez considérables, et 2^o à peu près égales chez la masse des intéressés.

Lorsque les mœurs sont ce que nous constatons aujourd'hui, lorsque la grande majorité des adultes n'a plus ou n'a presque plus d'enfants, lorsqu'une minorité defamil les nombreuses continuent seules à peupler leurs foyers, lorsque ce déséquilibre des mœurs en arrive au point de bouleverser profondément l'uniformité des charges familiales et des conditions d'existence, la thèse du *salair familial* ne suffit plus.

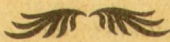
Elle doit être amendée et dire : la famille ouvrière doit vivre, non pas uniquement du *salair*, mais des *ressources* de son chef ; elle doit indiquer des ressources autres que le *salair* et ramener ainsi l'équilibre entre les charges et les moyens d'y pourvoir.

Faute de quoi, elle se retourne contre son propre principe, — qui est, au fond, le droit de la famille. Elle devient, en réalité, l'arme la plus efficace pour tuer la famille.

* * *

Le correctif, le complément indispensable du *salair*, dans les circonstances où nous vivons, ce sont les *Allocations familiales*. Nous y reviendrons dans un prochain article.

VAL. FALLON, S. J.



Invocation aux Rois Mages

Vidimus enim stellam ejus in Oriente...
MATTHIEU, II, 2.

O Mages qui avez vu en Orient l'étoile du Roi des Juifs, vous qui êtes venus à Jérusalem aux jours lointains d'Hérode et pour qui ont été rassemblés les princes des prêtres et les scribes du peuple, hérauts de la gloire de Bethléem, ô voyageurs mystérieux, pleins de foi et d'intrépidité, qui, les premiers après les bergers, vous êtes prosternés aux pieds de l'Enfant pour l'adorer et pour lui offrir les trois présents symboliques, ô Mages de l'Évangéliste, n'avez-vous point, après votre mort, éprouvé quelque étonnement des transformations innombrables que vous a fait subir, pour votre plus grande gloire, la piété affectueuse et un peu indiscreète des hommes d'autrefois ? Et n'avez-vous point trop de peine à vous reconnaître vous-mêmes, dans les riches et puissants personnages que vous êtes devenus au cours des siècles ?

Il est vrai que vous êtes aujourd'hui au ciel : et que cela doit faciliter beaucoup de choses et résoudre aisément les plus durs problèmes que, sur la terre, nous nous posons. Avouons, et ce n'exigera pas un grand effort d'humilité, que nous ne pouvons pas nous faire ici-bas une idée exacte de ce qu'est pour les Saints leur nouveau point de vue. Mais il nous est

permis de supposer que vous avez dû suivre, avec une curiosité joyeuse, les changements successifs que vous ont imposés vos dévots et qui augmentaient à chaque coup votre dignité.

Cela mérite, ô Mages, de démarquer Virgile en votre honneur : *Quantum mutati ab illis...*

Car vous n'étiez que des sages orientaux, je veux dire des savants, — sagesse et science, mots synonymes... alors ! — vous n'étiez que des savants, des astronomes si l'on veut, des hommes de cette caste où les Perses et les Mèdes prenaient les ministres de leur culte, peut-être des serviteurs de Mithra, la grande divinité iranienne : à parler net, nous n'en savons trop rien... (1). Vous étiez coiffés sans doute du bonnet phrygien ou de la tiare ; vous portiez une tunique serrée à la taille, un manteau flottant, et ces anaxyrides, dont le nom, chargé de mystère et d'harmonie, ne dissimule en somme qu'un pantalon... Vous voyageiez sans faste et du train le plus modeste : ce sont vos questions qui ont décontenancé Hérode, et non pas la multitude de vos serviteurs ou vos dromadaires luxueusement harnachés. Si vous n'aviez point demandé le Roi des Juifs, personne à Jérusalem ne se serait inquiété de vous...

Et voici que vous avez ceint la couronne royale et que vous avez porté le sceptre : *Reges Tharsis et insuli e munera offerent, reges Arabum et Saba dona adducent* (2) ; voici que vous êtes devenus de grands seigneurs du Moyen Age ou de la Renaissance, étalant dans vos somptueux costumes les plus chatoyantes couleurs des velours et des soies, les ramages des lourdes étoffes brochées, les traînes opulentes et les invraisemblables poulaines, et sous vos couronnes d'ahurissants chapeaux ; voici que vous êtes apparus d'une éblouissante richesse parmi l'éclat des ors et des diamants et des pierres précieuses, jetés à profusion sur tous vos vêtements ; vos écuyers ont même déployé vos bannières, et une héraldique aventureuse s'est ingéniée à vous découvrir des armoiries ! D'immenses cortèges vous ont accompagnés, avec des domestiques innombrables, et des bagages imposants que portent des chameaux ou des mules, et des collections d'animaux rares qui gambadent et font des grâces autour de vos nobles... coursiers !

O Sages des anciens jours, aviez-vous jamais rêvé de pareils honneurs ?

Vous connaissez, à Florence, dans le palais des Médicis qu'on nomme aujourd'hui le palais Riccardi, cette petite chapelle où venait jadis prier la mère du Magnifique, Lucrezia Tornabuoni : le plus amusant des peintres du Quattrocento, Benozzo Gozzoli, un artiste consciencieux et un brave homme, autant que nous pouvons en juger, vous y a figurés sous les traits de Jean Paléologue, empereur d'Orient, du patriarche de Constantinople, et du jeune Laurent de Médicis, escorté des membres de sa famille, formant garde d'honneur... Pour de modestes savants, quelle destinée !

Nous ignorions votre nombre, et votre âge, et vos noms, et jusqu'à votre patrie, puisque l'Orient, c'est un peu vague : Veniez-vous de la Perse ou de l'Arabie, de la Babylonie ou de la Chaldée ? Saint Mathieu ne s'est pas inquiété de nous apprendre d'aussi négligeables détails. Et voici que nous sommes désormais renseignés sur tous ces points, avec des précisions scrupuleuses, qui ne laissent pas que de nous inquiéter un peu, lorsque nous y réfléchissons de trop près.

(1) Cfr. L.-Cl. FILLION, *La Sainte Bible commentée*, 3^e éd., t. VII, p. 26 ; Paris, 1913. — Le livre le plus complet sur les Rois Mages est celui (rationaliste) de HUGO KEHRER, *Die Heiligen drei Koenige in Literatur und Kunst* ; Leipzig, 1909. — Voir encore le *Correspondant* du 10 janvier 1912, où l'on trouvera une abondante bibliographie.

(2) *Psaumes*, LXXI, 10.

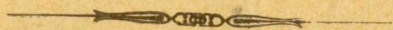
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

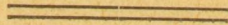
POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs



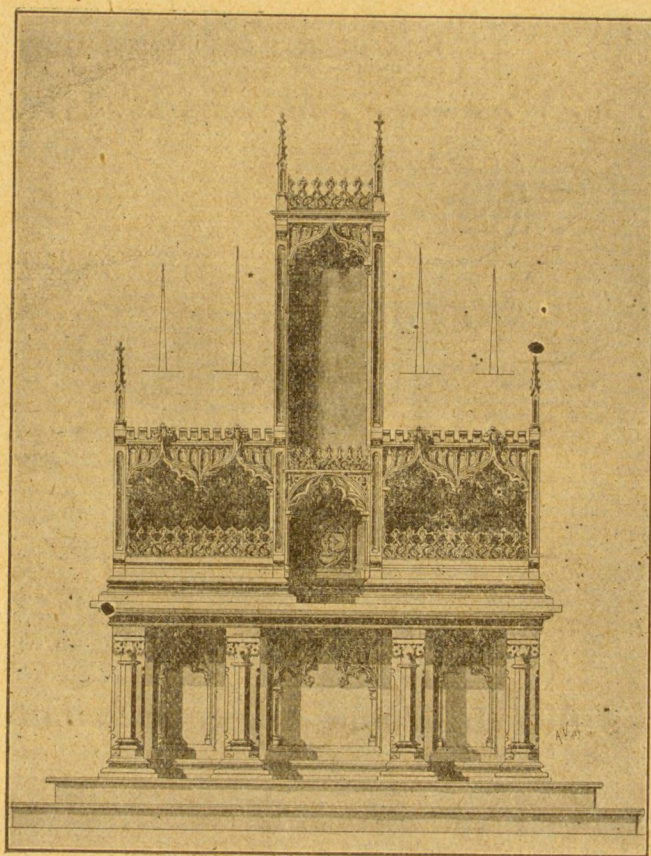
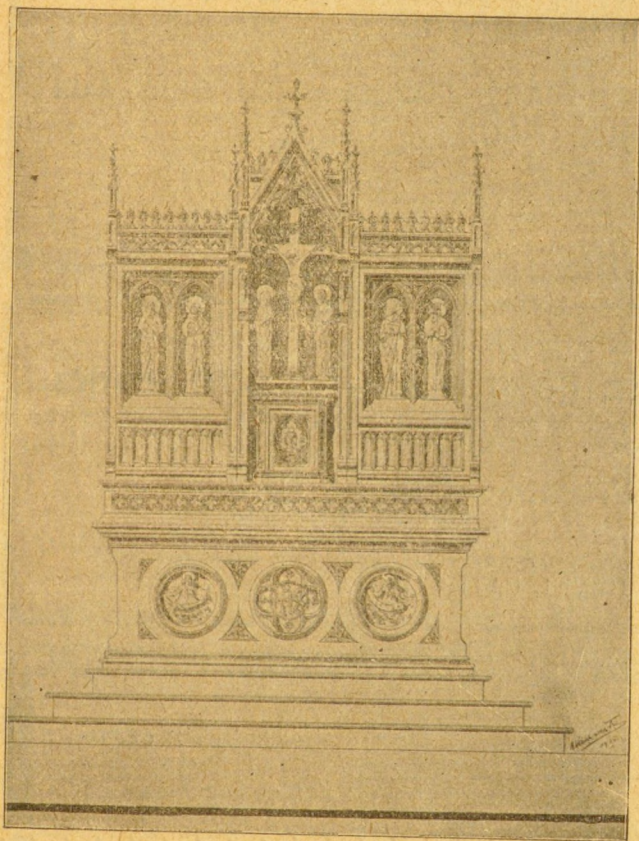
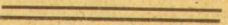
SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :



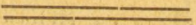
PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,
BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11
Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles
Comptes chèques postaux 1057-27 : :





MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

De Backer-Van Camp

73, Rue Royale

(en face de la Colonne du Congrès)

TÉLÉPHONE : 275.63

BRUXELLES

OBJETS D'ART - PORCELAINES - CRISTAUX

VERRERIES D'ART

DE

„ LALIQUE „

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs de la REVUE CATHOLIQUE.

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

O Mages de Bethléem, ... et si ce n'était pas cela du tout ?

Les hommes du Moyen Age ont établi que vous étiez trois : puisque vous portiez trois présents ! Et puisque les jeunes Hébreux, dans la fournaise, eux aussi, avaient été trois ! Le symbolisme de ce nombre ne vous rapprochait-il pas du même coup des Trois Personnes de l'Auguste Trinité ?

*Dum colunt Unum, meminere Trino
Tres dare terna (1).*

Et vous représentiez encore les trois âges de la vie humaine, ce qui permit de vous attribuer, d'une rigueur vraiment excessive, soixante, quarante et vingt ans. On savait aussi que le premier d'entre vous avait les cheveux blancs ; que le second était imberbe ; et que le troisième avait le teint brun et portait au contraire toute sa barbe. Vous descendiez de Balaam, par la race royale de Zoroastre ; et vous figuriez encore les trois fils de Noé et les trois parties du monde. Il n'y avait plus alors aucune raison pour que vous n'ayez pas aperçu l'étoile en trois endroits différents : l'un en Europe, l'autre en Asie et le dernier en Afrique. Vous ne vous connaissiez donc point, et la rencontre de vos trois cortèges a dû être un beau spectacle !

Mais l'Africain, en toute logique, ne pouvait être qu'un More, c'est-à-dire un nègre. Sainte Elisabeth de Schnauge n'a pas hérité : « *Rex Balthasar qui niger erat* » (2). Et comme au ciel la couleur des hommes est indifférente et qu'on n'y connaît pas de races supérieures, ce changement de couleur de l'un d'entre vous vous a sans doute bien divertis... La seule question intéressante serait de savoir lequel de vous a viré au noir : Sainte Elisabeth disait Balthazar, mais on pense plus généralement que c'est Gaspard...

D'ailleurs, ce point n'a pas l'importance qu'on pourrait être tenté de lui accorder : car il s'en faut que vos noms soient uniformément fixés ; déjà ceux que nous vous attribuons communément en Occident ont subi les plus étonnantes déformations, et il n'est pas donné à tout le monde de reconnaître du premier coup d'œil ni Gaspard en Gudapharasa, ni Balthazar en Patifaxat ; quant à vos noms orientaux, ils présentent une variété plus étonnante encore, de Minsuram, Badsiba et Likon, par exemple, à Galgalat, Magalath et Sarahchim... Les érudits ont essayé de les classer, ce qui était un travail digne de leur science : ils y ont perdu leur hébreu (3).

Les légendes ont fleuri autour de votre mystérieux voyage, et vous êtes devenus, tout naturellement, les patrons des voyageurs. Une ancienne prière liturgique demande en leur faveur votre gracieuse intercession : « *Deus qui tres Magos orientales ad Filii Tui, Domini Nostri Jesu Christi cunabula, ut cum mysticis adorarent muneribus, stella duce et vera lumine praevio sine impedimento duxisti et reduxisti : concede famulis tuis, ut in hoc itinere, quod peracturi sint, per ipsorum trium Regum pias intercessionem et merita, pacem et prosperitatem ac sanitatem, quatenus ipso vero sole, vera stella et vera luce ducente ad loca optata sine offensione et impedimento pervenire mereantur* » (4).

A devenir ensuite les patrons des aubergistes, il n'y avait plus qu'un pas, et qui fut vite franchi. Vous préserviez des accidents et des maladies, des maladies de l'âme comme des

maladies du corps, et, parmi ces dernières, surtout du mal caduc :

*Gaspar fert myrrham, tus Melchior, Balthasar aurum ;
Haec tria qui secum portabit nomina Regum,
Solvitur a morbo Christi pietate caduco (1).*

Bernard de Gordon, professeur à Montpellier, dans son *Lilium medicinae*, n'a-t-il point garanti le succès de la recette ? *Curatio : cum aliquis est in paroxysmo, si alter ponat os supra aurem patientis, dicatque ter istos tres-versus, procul dubio statim surgit...* (2).

Mais le plus curieux n'est-il point que vous soyez devenus les patrons des scieurs de bois et des fabricants de cartes à jouer (3) ? Le premier de ces patronages n'est point facile à expliquer, et le second ne l'est que trop : les rois sont de bonnes cartes ; cependant leur réputation passe pour être meilleure en enfer qu'au paradis, et les moralistes tonnent que le diable est maître aux brelans ! N'êtes-vous point gênés quelquefois d'avoir à protéger une telle industrie ?

Tous ces privilèges — sauf peut-être le dernier — méritaient bien qu'on vous octroie une haute dignité : vous avez fini par devenir des archevêques ! Ce n'était évidemment pas trop pour de si puissants personnages ! Et il nous est même permis de nous étonner que les bonnes gens d'autrefois, vos dévots serviteurs, n'aient pas songé au cardinalat... L'artiste de l'école de Cologne qui a confié trois mitres à trois angelots, volant sur vos têtes, n'aurait pas eu plus de peine à vous peindre trois chapeaux rouges ! (4).

O Sages de l'Orient, dont nous ignorons le nombre, sous vos mitres et sous vos couronnes, est-ce que vous vous reconnaissiez en ce tableau ?

* * *

Mais si nous nous divertissons avec sérénité au spectacle imprévu de vos multiples transformations, cela ne nous empêche point, bien au contraire, de vous aimer de tout notre cœur, sous votre nom de légende et à travers les chefs-d'œuvre que vous avez inspirés, ô Balthazar, Melchior et Gaspard, les Rois Mages...

Nous ne saurions oublier la joie de notre enfance, du temps où notre mère nous conduisait voir la crèche, brillante de lumières et que vos statues venaient de parer d'un nouvel ornement somptueux !

O Gaspard, ô bon Roi nègre, qu'est-ce qui pourrait bien me donner, dans les années de la maturité, autant d'allégresse que j'en éprouvais, gamin, devant votre image, rutilante et noire, et les chamarrures de votre dromadaire ? Et ce plaisir innocent se trouvait formidablement accueilli, par la perspective, innocente aussi, de manger un bon gâteau en votre honneur et de « tirer les Rois » !

Nous avons cependant, ô Mages, pour vous aimer, de plus puissants motifs encore que ces souvenirs de nos jeunes années : c'est que vous êtes venus vers nous, ô voyageurs mystérieux, tout chargés de l'amour de nos ancêtres, et que vous avez été, après la Vierge, Joseph et les bergers, les premiers adorateurs de l'Enfant divin de Bethléem ; c'est aussi que nous

(1) *Ibid.*, p. 76.

(2) II, p. 276 ; Francfort, 1617. — Bernard de Gordon est mort en 1318.

(3) I. DU BROC DE SEGANGE, *Les Saints Patrons des corporations et Protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie*, I, p. 20 ; Paris, 1887.

(4) Ce tableau, de la cathédrale de Cologne, est reproduit dans le livre cité de H. Kehrer, II, p. 170.

(1) FULBERT DE CHARTRES. — Cfr. Dom GUÉRANGER, *L'Année liturgique, le temps de Noël*, II, p. 208. Paris et Poitiers, 1897.

(2) H. KEHRER, livre cité, II, p. 223.

(3) Cfr. *Die Nomenklatur der Koenige*, dans H. KEHRER, livre cité, I, p. 64.

(4) *Ibid.*, p. 78.

avons toujours une aide et une leçon à recevoir de vous, empruntees, celles-là, à l'Évangile et non pas à des légendes créées par une imagination trop affectueuse.

Vous disiez sur les places de Jérusalem : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

Puis, lorsque vous avez quitté Jérusalem, après l'entretien avec Hérode, voici que l'étoile, que vous aviez vue en Orient, marcha devant vous, jusqu'à ce qu'elle s'arrêta au-dessus du lieu où était l'Enfant. Et Saint Mathieu ajoute qu'en voyant l'étoile vous vous êtes rejouis d'une très grande joie (1).

Sages de l'Orient, Prémices des Nations aux pieds de l'Enfant divin, ayez pitié des hommes d'aujourd'hui et daignez obtenir de Dieu qu'ils puissent partager votre joie ! Montrez-leur à eux aussi une étoile, à eux qui, dans l'amer désarroi des heures présentes, lèvent si souvent les yeux vers le ciel, pour y chercher un guide, et un appui à leur faiblesse.

Mais le ciel leur paraît obscur ; et ils se désespèrent de son silence. Bientôt, ils abaissent alors leur regard sur la terre, et ils se refusent à le hausser de nouveau au-dessus de leur horizon...

Ils sont, en général, plus malheureux que coupables : on leur a répété tant de fois, et avec une telle apparence d'autorité, que les étoiles étaient désormais éteintes, qu'ils se sont laissé égarer par ces paroles trompeuses, et qu'ils ont renoncé trop vite à interroger les profondeurs infinies du ciel.

Cependant un grand poète aurait pu leur apprendre qu'on ne voit les étoiles qu'après avoir fait, au moins en esprit, le voyage de l'enfer, c'est-à-dire après avoir triomphé de ses passions, et qu'on n'y monte qu'après avoir fait le voyage du purgatoire, c'est-à-dire après s'être purifié (2)... Mais les hommes semblent avoir oublié la leçon d'une austérité grandiose de la *Divine Comédie*.

Balthazar, Melchior et Gaspard, les Rois Mages, apprenez aux hommes d'aujourd'hui à devenir dignes de voir votre étoile, symbole de l'idéal divin, et messagère radieuse du mystère de Bethléem ; faites qu'ils connaissent la joie que vous-mêmes vous avez connue il y a vingt siècles, et qu'ils se répètent les uns aux autres les paroles que vous prête la liturgie de l'Église : *Hoc signum magni Regis est : camus et inquiramus eum...* (3)

Dans les vieux livres de chevalerie, les paladins vous invoquaient à l'heure du danger. Avec eux, nous vous invoquons, ô Sages venus de l'Orient, et, comme dans le roman de *Berthe aux grands pieds*, nous vous crions notre confiance :

*Jà nus hom ne sera
Le jour desconseilliés qu'il vous reclamera* (4).

Dissipez les nuages lourds qui trop souvent nous masquent la clarté des étoiles : avouez, ô Saints Rois Mages, que c'est bien votre rôle, puisqu'il est infiniment probable que vous étiez des astronomes...

ALEXANDRE MASSERON.

(1) II, 1-2, 9-10.

(2) Voir les derniers vers du dernier chant de l'*Enfer* et du dernier chant du *Purgatoire*. Le dernier mot de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* est « stelle ».

(3) Antienne des 1^{res} Vêpres du *Magnificat* de la fête de l'Épiphanie.

(4) A. SCHELER, *Li Roumans de Berthe aus grans piés*, p. 27 ; Bruxelles, 1874 ; dans H. KEHRER, livre cité, I, p. 77.

Le danger du Sionisme

Primitivement, le nom de Sion désignait la colline d'Ophel sur laquelle était bâtie la citadelle des Jébuséens et qui devint la cité de David. Elle se dressait au centre d'un cercle de montagnes, *Montes in circuitu ejus*, comme une acropole réputée imprenable. De fait, les Israélites avaient chassé les Chananéens de la Terre promise, et pendant des siècles, Jébus, destiné à devenir le centre religieux et politique d'Israël, restait au pouvoir des infidèles.

Il fallut l'énergie de David et la valeur de son général Joab pour en triompher.

A partir de ce moment, l'acropole de Sion et le Moriah y attenant, dont David fit la montagne des sacrifices et où Salomon allait bâtir son temple, occupent le centre de l'histoire d'Israël : toutes les aspirations du peuple, sa religion, ses rêves politiques, convergent en ce lieu sacré.

Il est donc naturel que le mouvement qui, depuis des siècles, soulève les masses juives et les pousse vers une restauration politique d'Israël, ait pris le nom de Sionisme. « Sion », ce mot magique, chargé d'histoire et de gloire, fait vibrer tous les cœurs israélites et résume l'idéalisme toujours latent au fond de la race, qui est cependant la plus commerçante et la plus pratique du monde. Reconstituer le « royaume de Sion » est le rêve qui, au moyen âge déjà, hantait le cerveau des descendants de Jacob dans les ruelles des ghettos sordides de l'Italie comme au fond des *Judengasse* d'Allemagne.

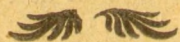
« L'an prochain à Jérusalem ! » est la formule sacrée qui, aujourd'hui plus que jamais, se répète d'une Pâque à l'autre, entretenant dans les jeunes générations l'espoir de la reconstruction du Temple de Salomon.

En 1896, le fameux livre du Dr Théodore Herzl, *L'Etat juif*, devint comme la Bible du sionisme. Il imprima un nouvel et puissant essor au mouvement, mais il mit les aspirations politiques et économiques au premier plan. Le nouveau prophète d'Israël, qui se donna la mission de reconduire ses frères de race à l'ancienne Terre promise, était un Moïse laïque que n'enflammait aucun mysticisme, et dont le nationalisme se réduisait à constituer en Palestine, et au pis aller ailleurs, un État israélite indépendant.

N'importe ! Les Juifs, fanatisés par la vision d'une Jérusalem reconquise, ne voulurent voir dans les grandioses projets du Dr Herzl que la « concrétisation » de leur rêve séculaire. Toutes les forces vives de la race se groupèrent avec enthousiasme autour de l'initiateur des congrès sionistes. Mais quand, à la sixième de ces assemblées, en 1903, l'infortuné prophète voulut faire accepter par ses disciples illuminés la proposition de Chamberlain, d'aller s'établir dans l'Ouganda, la consternation et la colère éclatèrent en démonstrations bibliques : *Vociferatus est omnis Israel clamore grandi* ; pleurant et déchirant leurs vêtements, les vrais sionistes jurèrent qu'ils n'échangeraient pas leur droit à l'héritage de Sion contre un pays sauvage de l'Afrique.

Herzl, désenchanté, s'obstina dans la lutte, mais l'année suivante, il succomba à la tâche, et sa mort ne fit qu'augmenter les divisions et le désarroi des sionistes.

Peu à peu, cependant, les tendances pratiques de l'ancien chef triomphèrent, en ce sens du moins qu'il parut préférable d'employer la méthode de la colonisation lente et effective de la terre palestinienne. Que les Juifs, de plus en plus nom-



breux, aillent s'établir en Palestine ; quand ils seront la majorité la-bas, que le sol sera de fait occupé par eux, la constitution de l'Etat juif ne sera plus une affaire de diplomatie à régler entre les gouvernements européens, mais l'évolution naturelle d'une réalité nationale.

Nous assistons aujourd'hui à l'épanouissement de cette phase de colonisation. Il suffit de traverser la Palestine, sans se détourner des grands chemins, pour rencontrer, de Dan à Bersabee, ces colonies dont les maisons, couvertes de tuiles rouges, contrastent si étrangement avec les vieux villages palestiniens. Nous en avons vu dans les environs de Nazareth, de Caïffa et de Jérusalem. Elles s'établissent de préférence aux endroits les plus fertiles, achètent ou louent les terres aux anciens occupants. Ceux-ci sont heureux de s'en défaire à un bon prix, qui leur permettra de payer les dettes dont, grâce au récent régime turc, ils sont criblés, et leur laissera un surplus pour aller risquer la fortune à l'étranger.

Peu à peu, les populations chrétiennes cèdent le terrain aux Juifs et, si le mouvement continue avec la régularité reprise depuis l'armistice, la Palestine aura bientôt changé de maîtres.

Au dire de Mgr Haggear, archevêque de Galilée, les frères Tharaud sont dans l'illusion, quand ils croient à l'avortement du sionisme. Ils répètent de bonne foi un mot d'ordre répandu en Palestine, par les intéressés eux-mêmes, pour endormir les inquiétudes.

Le mouvement est favorisé par les autorités anglaises. Chose inconcevable, cette Terre Sainte pour laquelle nos pères les Croisés ont tant souffert, où des ruines imposantes attestent encore l'énergie de leurs efforts, les puissances soi-disant chrétiennes l'abandonnent à des Juifs par un principe absurde de nationalisme, au lieu d'en faire un fief catholique. On avait conçu le projet, pendant la guerre, d'une reconstitution du royaume de Goderoïd de Bouillon ; le roi Albert I^{er} de Belgique était désigné pour reprendre l'héritage de l'illustre Croisé, et c'eût été un magnifique couronnement de sa vaillance au cours de la guerre. Plus que tout autre, ce choix aurait paru acceptable aux populations de Palestine, où la gloire de la Belgique et de son roi avait créé une atmosphère favorable. Généreusement, la France avait acquiescé à la proposition. L'Angleterre s'y opposa.

Aujourd'hui, en attendant l'avènement d'un Etat juif, c'est à cette dernière que les Alliés ont confié le mandat de la Palestine, et c'est un Juif, M. Herbert Samuel, qu'elle a mis à la tête du Haut-Commissariat.

Sous son gouvernement, les grands financiers d'Israël consacrent chaque année des millions à l'acquisition de terrains en Palestine ; ils les louent à des Juifs qui, poussés par leur rêve du fond de la Russie, de la Pologne, de la Roumanie ou même de l'Amérique, arrivent en caravanes prendre possession du sol de leurs ancêtres. C'est l'idée nationaliste, beaucoup plus que l'utopie de la reconstruction du Temple et du rétablissement de la loi mosaïque, qui hante les cerveaux de ces « Amis de Sion », dont une bonne partie est gagnée au bolchevisme.

M^{lle} Myriam Harry, née à Jérusalem d'un Russe anglicisé et d'une ancienne diaconesse luthérienne allemande, adopte avec enthousiasme les espoirs de ces colonisateurs. Dans son dernier livre, *Les Amants de Sion*, elle raconte la visite qu'elle fit en 1922-1923 aux colonies de Palestine, avec une certaine déance d'abord, rapidement remplacée par une admiration très vive pour la force et pour la poésie du Sionisme. Poète elle-même, subissant les impressions bibliques

renouvelées de ses souvenirs d'enfance, elle n'est sans doute pas le témoin froid qu'il eût fallu, mais il est certain qu'elle a rencontré chez les Sionistes des manifestations très curieuses d'un ardent nationalisme, et d'une tenacité capable de supporter toutes les souffrances, pour le triomphe d'un idéal.

Elle a vu aussi les résultats : des terres autrefois fertiles, dont l'incurie musulmane avait fait des déserts, reconquises à la culture grâce à de grands travaux exécutés avec les progrès modernes ; d'immenses plantations de figuiers, d'oliviers, de caroubiers, qui peu à peu s'étendent, pour rendre à la Terre promise sa belle robe d'émeraude d'autrefois ; des fermes modèles montées d'après les méthodes occidentales. Tout cela contredit assurément les descriptions pessimistes des voyageurs, qui sans doute n'y ont pas été voir de si près, et pour qui, en principe, le Juif n'est pas agriculteur.

Et le mouvement d'immigration juive continue. De mois en mois, un nouveau millier de Juifs s'installent dans le pays. Le dernier rapport britannique accuse le chiffre de 40.000 immigrants juifs depuis l'occupation anglaise. Sur ce nombre, 8.000 environ se sont établis dans des colonies agricoles ; les autres travaillent dans les usines.

Mais, en 1924, l'immigration juive a grandi dans des proportions inquiétantes. Les six premiers mois de l'année, de la Pologne seule, sont arrivés 31.000 hommes.

En juillet, sur 1311 individus immigrés en Palestine, il n'y a que cinq musulmans et un chrétien ; tous les autres sont israélites. La proportion est à peu près la même les autres mois.

Que ce mouvement persiste avec la même régularité et, infailliblement, la population chrétienne disparaîtra, remplacée par les colons juifs.

Le seul remède — nous disait Mgr Haggear à Nazareth en septembre dernier — serait la constitution d'une société financière catholique internationale, qui, de son côté, acquerrait des terrains pour les louer à des chrétiens et contre-balancerait ainsi l'influence juive. L'opération serait financièrement productive et elle constituerait, au point de vue religieux, une œuvre excellente ; seule elle garantirait aux catholiques l'avenir de la Palestine.

Certes, elles sont admirables, les magnifiques églises que, à grand remort de millions, les Latins viennent d'ériger à Nazareth, au Thabor, à Jérusalem. Leurs consecrations solennelles, la première par Mgr Baudrillart, les deux autres par le Cardinal Giorgi, légat du Souverain Pontife, furent l'occasion de belles manifestations de foi. D'autres monuments, plus grandioses encore, comme la reconstruction à Nazareth de l'ancienne basilique, sont en projet.

Il est à craindre, cependant, que toutes ces dépenses de forces et d'argent ne tournent à néant, quand les Juifs seront devenus les maîtres de la terre palestinienne. S'il leur plaît de chasser les catholiques du pays comme l'ont fait autrefois les Musulmans, la Custodie de Terre Sainte aura affaire à trop forte partie pour leur résister.

A l'objection que je fis à Mgr Haggear que, d'après les Tharaud, le Sionisme rencontre l'opposition à la fois des Musulmans, des catholiques et des Juifs qui étaient établis dans le pays, il me répondit : « C'est la vérité, mais cette opposition ne peut rien contre les faits. Chaque année, de nouvelles colonies juives venues de l'étranger, s'établissent dans les parties les plus fertiles du pays. Elles y construisent de solides maisons, comme vous avez pu le constater aujourd'hui au retour du Thabor, en traversant la belle plaine d'Esdreïon ; comme vous le constaterez encore demain, en allant de Naza-

reth au Carmel. Il y a là un grand danger, dont les puissances européennes ont le tort de ne pas s'émouvoir ».

L'Angleterre, elle, est liée par les conventions conclues avec les financiers juifs qui lui ont avancé, contre la promesse de soutenir le Sionisme, les sommes d'argent dont elle avait besoin pendant la guerre.

Déjà les Juifs deviennent plus audacieux et, dans un de leurs journaux, le *Doar Hayom* — chose inouïe en Palestine, où le respect pour le Christ est unanime chez les Musulmans comme chez les chrétiens — ils ont lancé des diatribes blasphématoires contre Jésus-Christ et contre la Sainte Vierge. Ces insultes ont fait scandale. Le Patriarche de Jérusalem ordonna des prières réparatrices dans toutes les églises de Terre Sainte. Même les étudiants de l'Université El Azhar, la grande école musulmane du Caire, joignirent leurs protestations à celles des chrétiens.

La *Terre Sainte*, publication mensuelle de la Custodie de Jérusalem, dans son numéro du 15 octobre, nous apprend que le comité exécutif islamo-chrétien a porté l'affaire devant les tribunaux, car la loi ottomane, toujours en vigueur, dit clairement : « Qui aura l'audace de lancer des insultes publiques

contre les grands prophètes sera puni d'un à trois ans de prison ». Or, nul n'ignore que Jésus-Christ est un des grands prophètes pour les Musulmans. Et la revue ajoute : « On attend avec une certaine curiosité le verdict que rendra notre gouvernement enjuivé ».

Certes, il n'est pas facile de gouverner la Palestine où les plus étranges fanatismes vivent côte à côte, sans s'amalgamer, toujours prêts à en venir aux mains ! Mais le projet d'y établir un État juif, sous prétexte de rendre aux Israélites la terre de leurs ancêtres, est bien, même du point de vue purement humain et politique, l'une des idées les plus folles qu'ait pu inspirer le nationalisme. Sans même parler des droits des catholiques, il faut, pour aboutir à une conception pareille, bien peu tenir compte du fanatisme des sectes chrétiennes et des Musulmans : se figure-t-on que le Saint-Sépulcre et la Mosquée d'Omar seront ainsi abandonnés aux Juifs sans coup férir ?

Que de tragédies sanglantes l'Angleterre prépare là-bas, si elle persiste à protéger un mouvement sioniste, qui ne peut devenir qu'un nouvel et terrible élément de discorde !

Chan. PAUL HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Louis Le Cardonnel

Un prêtre poète et poète couronné, lauréat du prix Lasserre, d'un prix décerné par une Commission qui comprend des membres du Parlement, des représentants du Ministère de l'Instruction publique, de l'Institut, de l'Académie Goncourt, des Sociétés des Lettres, des Auteurs dramatiques et Compositeurs : n'est-ce pas une rareté qui mérite d'être signalée ?

Le dernier titulaire de ce prix fondé par un particulier qui a légué pour cette fin une fortune à l'Etat français, est né à Valence-sur-Rhône, en 1862. Sa jeunesse littéraire ne semblait pas le prédestiner à la prêtrise : adepte fervent de l'école symboliste, collaborateur des revues d'avant-garde, client assidu du « Chat-Noir », très lié avec Moréas, il semblait bien, malgré l'élévation de son talent, que la vie du siècle s'accordait mieux avec sa liberté d'allure que la sévérité du ministère ecclésiastique.

Néanmoins, fidèle à l'appel d'en haut, il fit son séminaire à Rome et fut ordonné prêtre, je crois, en 1896. Flottant d'ailleurs entre le clergé séculier et le clergé régulier, tour à tour vicaire dans son pays natal, bénédictin à Ligugé, prêtre libre à Assise, il se partage présentement entre Valence et Rome et cette existence en partie double semble favoriser l'inspiration du poète.

Son premier recueil, plein de poésies exquises, parut en 1904, sous le titre : *Poèmes*, et révéla un artiste d'une exceptionnelle maîtrise. Les *Carmina sacra*, animés d'un souffle franciscain, furent publiés en 1912 et accrurent sa réputation de grand lyrique chrétien. Il vient de réunir des poèmes déjà connus à de nouvelles compositions dans un volume qui s'intitule : *De l'une à l'autre aurore*.

Je veux me borner à cette dernière œuvre dont le riche contenu livre Le Cardonnel tout entier et dont la valeur d'art atteint souvent la perfection de sa manière. Il s'y rencontre des retours vers le passé, souvent empreints de mélancolie, des pièces inspirées par la guerre frémissantes de pathétique, des souvenirs du pays du Rhône et de

l'Italie, d'une grâce méditerranéenne, des épanchements d'âme sacerdotale d'une pénétrante profondeur, des effusions d'amitié et de reconnaissance où le cœur bat avec transport, un poème à sainte Thérèse de Jésus, que l'éloquence emporte aux cimes.

Et, parmi cette variété de sujets, je ne saurais dire vraiment à quelle source l'auteur trouve la langue la plus harmonieuse, les images les plus neuves, le rythme le plus cadencé.

Le Cardonnel, quelque thème qu'il traite, ne force pas la note, ne subtilise pas à l'infini, se garde de l'outrance ; il a la mesure, la fraîcheur du sentiment, la notation pittoresque, le mot juste ; il excelle à unir la simplicité à la noblesse et son charme le plus prenant est, me semble-t-il, dans la recherche du beau, la grâce du naturel.

Écoutez ces quelques vers de la *Messe du Matin* :

Avec l'aube, pour moi, l'église s'est ouverte :
J'entre. La pâle nef demeure encore déserte,
Mais bientôt s'en viendront, leur encolige en main,
Quelques vieilles, traînant leurs pas sur le chemin.
L'enfant de chœur est là, qui servira la messe,
Il vêt sa robe blanche — et d'abord je le laisse
D'une main familière apprêter le missel,
Le vin et l'eau, pour l'acte humblement solennel
Des ornements paré, vers l'autel je m'avance.
Le clochette aux sons purs tinte dans le silence.

Ce tableau familial, qui se termine sur ce vers d'une pureté racienne, n'est-il pas ravissant ? Et, sans effort, le poète monte à l'auguste mystère, mêlant l'humain au divin, la nature à la liturgie :

Par mes lèvres passez, antiques oraisons ;
Prières protégez le labeur des moissons ;
Rédempteur, qu'à la fin des collectes on nomme,
Allégez les sueurs patientes de l'homme.
Faites qu'ayant fauché, vaillant et plein d'espoir,
Il s'attarde, content, à son repos du soir.
Déjà j'ai murmuré, sous les cierges tranquilles,
Le Sanctus. Avec lui montent des champs fertiles

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arcenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Joaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

72 Rue Couderberg
(M^{re} de la Cour)
Bruxelles

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gara 1913.

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

[Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.
VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	5,00 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %
<i>avec facilité de retrait anticipé :</i>	
1°) après le cinquième mois	5,20 %
2°) après le quatrième mois	5,15 %
3°) après le troisième mois	5,10 %
4°) après le deuxième mois	5,05 %
5°) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

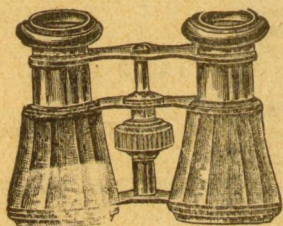
JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

Maison du Lynx



rue de la
Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
: LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE

Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique) ;
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris ;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

*La voix des coqs, l'éveit des agrestes travaux.
Soudain, une lueur envahit les vitraux.
L'auréole des Saints de plus de gloire éclate,
La pourpre des Martyrs se fait plus écarlate.
Le jour, comme un reflet de la Sainte Sion,
Triomphe, saluant la Consécration.
Des oiseaux égayés chantent à pleine troupe,
Et, tandis que je prends, pour l'élever, la Coupe.
Je vois, parsemant d'or, la nappe de lin blanc,
Le soleil se jouer dans le Précieux Sang.*

Voilà la Muse de Le Cardonnel prêtre, sans fard ni apprêt, sans maniérisme ni tarabiscotage, familière et noble, simple et sublime, sachant choisir les traits caractéristiques et les enchâsser avec art, ni banale ni prétentieuse, et d'un rythme souple et flexible.

Toutes les poésies rassemblées sous ce titre : *Dans la lumière de Florence*, sont baignées dans une clarté fluide et reflètent avec un rare bonheur les paysages de l'Arno, les grands souvenirs de l'Athènes ombrienne, les beautés de son art souverain.

La perle de cet écrin est, peut-être, la pièce où le poète évoque dans une radieuse vision les anges qui peuplent les tableaux de tant d'artistes dans leurs Annonciations et leurs Nativités, les anges de l'Angelico, de Melozzo, de Benozzo, du Bernin, et dont la contemplation élève jusqu'aux cieux la pensée du chantre des gloires florentines. Strophes enflammées qui rappellent pour le mouvement le jaillissement lamartinien mais qui ne s'égareront jamais dans le vague romantique.

*Vous me suivez partout, idéales figures,
Messagers du Seigneur, vous qu'un jour nous verrons,
Si nous devons entrer dans les profondeurs pures
Où retentissent vos clairons*

*Là gravitent en cœur vos Légions ailées ;
Là, planant au-dessus de nos tristes sommeils,
Vous réglez, souverains des hauteurs constellées
Sur leurs innombrables soleils.*

*Là, tous ensemble, étreints d'une amoureuse crainte,
Vous adorez, voilés de vos plumages clairs,
L'insondable splendeur de la Trinité Sainte,
Unique flamme en trois éclairs !*

*Anges de l'Eternel, tout élan, tout lumière,
Ah ! vous êtes plus beaux que l'Art ne vous rêva
Et vers les Cieux, séjour de la Beauté première,
Avec vous mon esprit s'en va.*

*Et je sens que mon âme a comme vous des ailes,
Qui frémissent en moi d'un frisson glorieux.
Quand parfois je découvre en de jeunes prunelles,
Un brûlant reflet de vos yeux.*

On est un peu surpris de rencontrer dans la même gerbe sous l'appellation : *Commémoration de Ronsard*, une poésie bachique, un dithyrambe échevelé à la dive bouteille. Avec une verve méridionale, avec une passion qui du reste prétend rester sage et n'imiter jamais les Corybantes, « de vin repus, roulant par les pentes, ou par les chemins titubant », Le Cardonnel exalte le vin comme l'Hippocrène suprême, comme le grand inspirateur de la poésie.

*Buvons le bon vin noir aux héroïques flammes,
Le grand vin de Sicile, ou bien
Ce vin toscan qui rend éloquentes les âmes
Tel un philtre apollonien.*

*Sa liqueur généreuse et non perfide amie,
Elle élargit notre horizon :
Elle vient réveiller la pensée endormie,
Sans troubler la sainte Raison.*

*Je suis le vin puissant, la mystique liqueur
Qui se conserve ardente en la fraîcheur de l'urne.
Par moi soulevés tous en fatidique chœur,
Les vers eschyliens font sonner leurs cothurnes.*

*Je te bénis, S vin, hiératiquement,
Verse-nous une joie idéale et sereine !*

Ivresse sacrée ! On s'étonne vraiment que Le Cardonnel célèbre avec un tel délire d'enthousiasme ce qu'il appelle « le philtre mystérieux, que nul n'a célébré dignement », jusqu'à lui, et duquel il attend « l'éloquence et le nombre. »

N'est-ce pas une galéjade ? Et l'expression n'est-elle pas ici forcée parce que l'inspiration n'est pas pleinement sincère ?

De tout ce recueil, c'est la seule composition que j'enlèverai et celle que j'admire le plus, c'est un poème de guerre où vibre toute l'âme du poète, du patriote, du prêtre.

Trains qui passent, De son chevet, dans une nuit d'insomnie, le poète entend passer un train plein de blessés, plein de mourants, puis bientôt, puis demain, il en passera d'autres et de son âme endolorie s'exhale cette prière :

*Si vous avez voulu ces victimes sans nombre,
Donnez-leur de comprendre et de se résigner,
Donnez-leur de connaître, au seuil de la grande Ombre,
La joie immense de saigner*

*De sentir que leur sang va nous être un baptême,
D'où nous renaîtrons tous : et qu'ils auront écrit
En rouge caractère, un éternel poème,
A la revanche de l'Esprit.*

*Trains, passez, emportez vers des horizons calmes
Ces enfants ; que, là-bas, des mains de nobles sœurs
S'ils doivent s'en aller, jonchent leurs corps de palmes.
Et maintenant, en haut les cœurs !*

On le voit, Le Cardonnel qui a toutes les grâces et toutes les caresses, possède aussi l'énergie de la passion et la vigueur du verbe. Il a des modulations charmantes, berceuses, nul ne sait comme lui faire parler l'amitié, il sait aussi pousser des cris d'aigle et remplir l'âme d'un saint émoi.

Le poème de la plus haute inspiration que contient son troisième recueil est, me semble-t-il, celui qu'il consacre à Thérèse de Jésus. Peut-être l'éloquence y surpasse-t-elle la poésie, mais c'est de bien grande allure et d'un vol mystique de toute beauté. Toute la destinée de la Vierge d'Avila s'y déroule, toute sa vie mystique, avec ses abîmes et ses cimes y est racontée jusqu'à la mort, comme dans une épopée :

*Mais toi qui sus mêler, Vierge toujours fidèle,
Pleine d'un calme ardent, l'extase à l'action,
Tu n'as plus maintenant à contenir ton aile :
Pars : le ciel te convie à sa possession,
Pénètre dans l'abîme éblouissant du Verbe :
Dès les éternités le Père t'appelait,
Thérèse de Jésus, à cette part superbe ;
Brûle à jamais des feux du vivant Paraclet.*

Et je ne sais rien de plus émouvant que le poignant retour du poète vers notre faiblesse rapprochée des sublinités héroïques de la grande Thérèse, rien de plus poignant que cet appel lancé vers elle du fond de notre misère :

*O Thérèse, aide-nous à mieux remplir nos tâches,
A vaincre en ces hasards qu'il nous reste à courir,
Nous les chrétiens du siècle, aimant son joug, et lâches,
Nous qui ne mourons pas de ne pouvoir mourir.*

J. SCHYRGENS.

Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.

Les habitants de Mars

D'après un article de Louis de Launay, de l'Académie des Sciences : Les Habitants de Mars, dans la REVUE DE FRANCE du 15 décembre 1924.

Y a-t-il, oui ou non, peut-il, doit-il y avoir sur Mars ou sur quelque autre planète des hommes semblables à nous, des êtres vivants assimilables à ceux de la Terre ? Problème de fait, mais aussi problème philosophique et rationnel.

Comment, historiquement, la question s'est-elle posée et développée ? Nous voyons, dans la Grèce antique, Anaxagore affirmant l'habitabilité de la lune ; Pythagore étendant ses métempsycoses de monde en monde ; Epicure proclamant qu'il y a, dans d'autres régions de l'espace, d'autres hommes et d'autres terres, etc. Rêveries, qui, à partir du XVI^e siècle, prennent une tournure quasi scientifique.

La révolution astronomique de la Renaissance faisait en effet éclater le cadre étroit, dans lequel, pendant tout le Moyen Âge, clercs et laïcs avaient confiné le cycle de leurs pensées. On devait renoncer à l'anthropocentrisme. Aussitôt on recommença à imaginer les hommes planétaires, lunaires et stellaires, tantôt avec sérieux comme Descartes ou Fontenelle, tantôt avec plaisanterie comme Cyrano de Bergerac. Arago, dans son *Astronomie populaire*, est tout prêt à attribuer des hommes... au Soleil !

Notre connaissance du monde planétaire se perfectionnant au cours du XIX^e siècle, les arguments *pro et contra* l'« habitabilité » restaient toujours à peu près exclusivement d'ordre métaphysique, lorsque, en 1877, eut lieu la « découverte » des canaux de Mars par Schiaparelli.

Avant d'en parler, rappelons comment les notions relatives aux conditions physiques des différentes planètes ont été obtenues. La distance qui nous sépare d'une planète et son diamètre apparent une fois connus, on en déduit son diamètre réel, sa surface, son volume. La masse d'un astre peut être également calculée avec exactitude par rapport à la densité terrestre, en prenant la loi d'attraction universelle comme point de départ. Le sens et la durée de la rotation d'un astre autour de son axe sont très simples à déterminer en théorie ; en pratique, la question est quelque peu plus compliquée, puisque, sur le dernier annuaire du Bureau des longitudes, les durées de rotation sont représentées par des points d'interrogation pour quatre planètes sur sept que comprend notre système solaire.

La lumière des astres, soumise à l'analyse spectrale, permet de connaître les éléments chimiques vaporisés qui l'ont produite ou qu'elle a traversés, à condition, bien entendu, d'éliminer les raies ou bandes dues à l'atmosphère terrestre. L'étude de la lumière réfléchie permet d'apprécier la nature du sol planétaire ; mais ici le terrain — c'est le cas de le dire — devient plus scabreux. Il en est de même pour l'évaluation des températures planétaires.

A prendre les planètes séparément, les conclusions quant à leur « habitabilité » seront nettement négatives pour cinq d'entre elles sur sept. Pour Vénus on peut peut-être conclure, quoique très hypothétiquement, que certains points de cette planète, très mal connue du reste, pourraient être à une température supportable.

Pour Mars, on sait que deux taches blanches aux pôles représentent selon toute vraisemblance des calottes de glace ; ces « banquises » sont sujettes à des alternatives de diminution et d'accroissement, qui se produisent avec une rapidité remarquable. Quand la « banquise » fond, elle s'enveloppe d'une frange bleu sombre, peut-être formée d'eau. A l'opposition du 23 août, on a observé une traînée sombre partant de cette frange dans la direction de l'équateur. Les observations récentes de M. Campbell, opérant en Californie, à 4420 mètres d'altitude, semblent montrer que l'oxygène, comme la vapeur d'eau, constatés, avait-on affirmé, par l'analyse spectrale dans la partie rouge du spectre de Mars, ont été introduits dans la lumière analysée par l'atmosphère terrestre. En tout cas, l'eau semble être très rare à la surface de cette planète.

Le nom de « mers » donné, par assimilation avec la lune, à certaines taches de surface, paraît être tout à fait impropre. En résumé, malgré certaines analogies de Mars avec la Terre, il semble, suivant toutes les probabilités, que la vie humaine n'a pas pu s'y développer.

Pour ce qui est des canaux de Mars, au sujet desquels tant d'encre a été versée, il paraît bien, malgré Schiaparelli, malgré Lowell et certains autres, qu'il s'agit là d'une illusion. Les belles cartes dessinées par Lowell et Schiaparelli ne prouvent rien. Plus l'instrument avec lequel on observe Mars est défectueux, plus les canaux y apparaissent

aisément. Ce n'est pas sans raison que M. Frost, directeur de l'Observatoire américain d'Yerkes, a dit de sa grande lunette de 1,05 d'objectif qu'elle était « trop puissante pour les canaux ».

Des expériences spéciales ont permis de constater chez des observateurs, priés de reproduire ce qu'ils voyaient d'un tableau placé à la limite extrême de visibilité, un instinct de simplification géométrique, qui les a conduits à rattacher par des lignes droites des taches noires, réellement existantes, mais disséminées au hasard. La géométrie de Mars, pour parler comme M. Antoniadi, « s'annonce comme une pure illusion ».

On sait d'autre part quel fut le désappointement de ceux qui s'attendaient en août dernier à recevoir des Martiens des messages par T. S. F.

Passons maintenant aux raisonnements philosophiques. Est-il logique, est-il vraisemblable de supposer qu'il y a des hommes pareils à nous ailleurs que sur la Terre, par exemple sur Mars ? L'argument que l'on entend répéter de tous côtés, est généralement celui-ci : « Puisqu'il existe des hommes sur la Terre ; et puisque la Terre est un grain de sable quelconque dans l'infini, pourquoi n'y en aurait-il pas dans les autres grains de sable ? Le ciel doit contenir des endroits habitables ; donc il est habité ».

Ce mode de raisonnement simpliste est fort usité en matière électorale et financière, où l'on procède volontiers par assimilation et par règle de trois. Mais la réalité est tout autre. Les conditions physiques de toutes les planètes, sauf peut-être Mars et, à l'extrême rigueur, Vénus, excluent la présence des hommes. Et pour ces deux planètes mêmes, quand on observe les conditions si spéciales et si restreintes dans lesquelles peut exister sur la Terre non seulement la vie humaine mais même toute vie organisée, on est porté à douter fortement qu'un concours de circonstances tellement exceptionnelles ait pu se réaliser sur la planète voisine. Et s'il en est ainsi pour la conservation de la vie, à plus forte raison pour son apparition.

Le problème peut évidemment se poser sous d'autres formes encore. On peut supposer des êtres totalement différents de ceux que nous connaissons, doués de proportions infiniment plus vastes — ou plus réduites — que celles de l'homme.

La matière que nous manions dans un morceau de pierre ou de bois paraît être constituée par un tourbillonnement d'atomes assimilables à nos soleils avec leurs planètes et à nos univers stellaires. Un œil de myope suffisamment puissant verrait ces atomes séparés par des distances proportionnellement aussi grandes que celles des astres. Inversement, un autre œil gigantesque placé à une distance incommensurable de notre voie lactée, associerait ses éléments en une apparence de matière compacte. Supposons des habitants de l'atome proportionnés à ses dimensions. Ils ne nous soupçonneraient pas et nous ne les soupçonnerions pas plus. De même, s'il existait des êtres assez démesurés pour marcher sur l'ensemble d'un univers comme sur une dalle de pierre continue, quelles relations pourrions-nous avoir avec eux ? Aucune.

Mais nous sommes, cela va sans dire, libres de supposer des êtres conscients, mais immatériels, échappant à toute science.

* * *

C'est aller un peu trop loin peut-être, et là n'est pas la question Pourquoi n'existerait-il pas sur certaines planètes des êtres vivants matériels, mais d'une espèce très différente de toutes les espèces terriennes?... Un poisson qui pourrait raisonner serait dans son droit en supposant qu'il ne peut exister de poissons hors de l'eau ; mais il se tromperait étrangement s'il en tirait la conclusion que la vie est impossible sur terre ferme. Ceux qui démontrent gravement que les planètes ne sont pas habitables parce que, autant que nous pouvons nous en rendre compte en les contemplant à travers un télescope, à je ne sais combien de dizaines de millions de kilomètres de distance, les conditions physiques y sont tout autres que sur notre Terre — me rappellent irrésistiblement ce poisson hypothétique.

Cte P.



Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.



FRANCE

Une nouvelle invasion

D'après un article de M. Stéphane Lauzanne, directeur du « Matin » : Une nouvelle invasion de la France, dans THE NORTH AMERICAN REVIEW de décembre 1924.

Le plus grand danger qui menace la France ce n'est ni la guerre, ni la banqueroute. Elle ne craint ni celle-ci, ni celle-là. Non : ce grand danger c'est la *dépopulation*.

En 1700, il y avait en Europe trois grandes Puissances seulement : la France, avec 20 millions d'habitants ; l'Autriche, avec 13 ; l'Angleterre, avec 9. La Prusse n'avait qu'une population de 2 millions. En 1789, les chiffres respectifs sont : 26 millions, 18, 12, 5. La Russie n'avait alors que 25 millions. Moins d'un siècle plus tard, la Russie a 84 millions, l'Allemagne 45, l'Autriche 39, la France 37 et l'Italie 28.

Depuis quarante ans, la dépopulation, ce fléau terrible, tient le pays à la gorge d'une étreinte qui ne cesse de se raffermir. En 1921, malgré la récupération de l'Alsace-Lorraine, la France n'a que 39 millions d'âmes, la Grande-Bretagne en a 47, l'Italie 40, la Russie 100. En 1880, la France comptait encore 13 % de la population des grandes Puissances européennes ; aujourd'hui elle en compte 9.

L'année qui s'écoule n'a pas révélé le moindre arrêt dans le processus d'auto-destruction. En 1924, la proportion des naissances aux mariages est de 166 à 100. A ce compte-là la France aura 25 millions d'habitants en 1965, 31 en 1950 et 35 en 1940. En l'an 2.000 elle aura cessé d'exister.

En présence d'une situation aussi tragique, comment la France ne frémit-elle pas ? C'est que, depuis la guerre, un nouveau facteur est intervenu, un facteur qui prête à la France une assistance merveilleuse. C'est l'immigration : une immigration constante, régulière, « admirable ». Au cours de 1923, ont immigré en France plus de 60.000 Italiens, plus de 100.000 Tchèques, mais surtout 412.435 Polonais. On prévoit qu'en 1924 ce dernier chiffre aura atteint 500.000. Invasion extraordinaire, sans précédent dans l'histoire.

Il y a de cela quelques semaines seulement, M. Lauzanne rencontrait le Ministre de Pologne à Paris, qui lui disait que dans le département du Pas-de-Calais, trois districts miniers étaient peuplés presque exclusivement de Polonais. M. Stéphane Lauzanne voulut s'en assurer lui-même. Par une froide matinée de septembre, il débarque à Bruay-les-Mines : retenez le nom. Cette petite ville minière est aujourd'hui la capitale de la Pologne française. Partout on ne voit qu'enseignes en polonais. Sans le mot *chemin de fer* sur la station, M. Lauzanne se serait imaginé être en Pologne.

Un prélat, Mgr Helenavski, est le pasteur de tout ce troupeau. M. Lauzanne va le voir. Il y a, paraît-il, 42.000 Polonais autour de Bruay. Dans le Pas-de-Calais et dans le Nord, il y en a près de 600.000. La plupart viennent de Westphalie. Sacrés définitivement Allemands par le traité de Versailles, mais ne voulant pas l'être ; ne pouvant, d'autre part, rentrer en Pologne, où il n'y a que trop d'ouvriers manuels, tout ce monde arrive en France. Ils sont aussitôt naturalisés en bloc par le gouvernement polonais. Ils apportent avec eux la haine de l'Allemagne — et de cinq à six enfants par famille. Ce sont de bons travailleurs, bien organisés, instruits. Le prélat propose à M. Lauzanne de les voir de près.

Tous les deux sortent sous la pluie. Partout des enseignes polonaises. Là où par hasard ce sont des Français tenant boutique, on lit : « Ici on parle le polonais ».

M. Lauzanne va assister à un spectacle polonais, joué par des ouvriers amateurs ; puis à une conférence faite par un soldat décoré de la médaille militaire de l'armée polonaise du général Haller. La conférence terminée, on arrange une sauterie ; les assistants dansent avec entrain la *mazurka*.

En reconduisant M. Lauzanne, le mineur qui l'accompagne lui dit combien les Polonais de Bruay aimeraient avoir des écoles, où ils apprendraient le français sans oublier leur langue maternelle.

Le préfet d'Arras lui atteste que les immigrés polonais sont doux, laborieux et pacifiques. « Si », lui dit l'ingénieur en chef départemental, « toutes nos mines sont de nouveau en bon ordre à la fin de 1925, ce sera dû aux ouvriers polonais. Grâce à eux les Français ont deux ans d'avance sur leur programme de reconstruction. Encore quinze mois — et il ne restera plus rien des ruines accumulées par l'Allemagne. »

Tels sont les faits. Ils sont merveilleux. Bruay-les-Mines n'est pas

un exemple isolé : il y a cinq ou six autres centres miniers présentant un tableau tout pareil. Plus de 600.000 Polonais ont quitté la Pologne, se sont fixés pour toujours en France et élèvent de nouvelles villes françaises sur les ruines laissées par la guerre.

A Paris même, comme dans les grandes villes du Nord et de l'Est, comme à Lille et à Nancy, l'immigration étrangère poursuit son mouvement pacifique et lent. A Paris seulement il y a une douzaine de bureaux de placement polonais. Les Français manquant, aucun de ces étrangers ne fait concurrence aux Français. Non seulement il n'y a pas de chômeurs en France, mais les villes et les campagnes demandent à grands cris des ouvriers.

Cette immigration puissante quels résultats aura-t-elle à la longue ? Ne finira-t-elle pas par constituer un danger ?

Avant la guerre, la France eût considéré une pareille invasion avec méfiance et inquiétude. Mais la guerre a changé bien des idées comme bien des préjugés. Elle a élargi les horizons de la pensée française. Elle a obligé chaque citoyen à réfléchir à des problèmes qui naguère ne lui passaient jamais par l'esprit. Elle a aussi inspiré plus de confiance dans l'amitié, la loyauté étrangères.

C'est surtout l'exemple des Etats-Unis qui a contribué à ouvrir les yeux de nombreux Français. Ils ont vu qu'un pays où les races sont si mélangées ne le cède en rien à d'autres, au point de vue de l'unité morale et du patriotisme. Pour la France, cela a été une révélation, mais aussi une indication. La France a regardé autour d'elle et a trouvé au centre même de l'Europe une nation qui avait joui d'une civilisation merveilleuse, qui avait été envahie comme elle, qui avait été effacée de la carte de l'Europe. Elle lui tend la main, elle lui assure son indépendance, elle lui ouvre toutes grandes les portes de sa maison, pour récupérer une partie du sang qu'elle a si abondamment versé.

Les mêmes causes ne produisent donc pas toujours les mêmes effets ;

La France avait failli périr de l'invasion allemande. Elle pense aujourd'hui à assurer son existence par une autre invasion : l'invasion polonaise.



TURQUIE

La Turquie laïque

D'après un article de Roger Labonné : « La Turquie laïque », dans le CORRESPONDANT.

Lorsque, le 8 juin 632, le Prophète expira sur les genoux d'Aïcha, il omit de désigner son successeur ou « Khalife ». Cette omission devait, dans l'avenir, déchaîner des désordres et des tragédies sans nombre.

Au début, il est vrai, les dissentiments firent trêve. On se rallia tant bien que mal autour d'Abou-Bekr, le père de la favorite, lequel mourut trois ans plus tard, mais en prenant soin de désigner son remplaçant : Omar, dont les victoires fulgurantes devaient porter l'Islam jusqu'à l'Atlantique. Omar assassiné (656), la querelle éclate entre partisans du khalifat électif et du khalifat héréditaire. Les premiers l'emportent : Othman est élu — puis assassiné, et c'est le genre du Prophète, Ali, qui est reconnu chef de la communauté musulmane.

Pas par tous cependant. Moaouïa, gouverneur de Damas, ne le reconnaît pas ; et, Ali tué à son tour, se fait proclamer khalife, décide de réserver l'Imamat à ses descendants et fonde ainsi la première dynastie musulmane, celle des Ommiades.

Pour l'Islam orthodoxe, Abou-Bekr, Omar, Othman, Ali sont les seuls khalifes légitimes. Les Chiïtes ne reconnaissent même qu'Ali seul.

L'avènement des Ommiades est le signal de luttes sanglantes entre les deux grandes sectes de l'Islam. L'aîné des fils d'Ali se désiste en faveur de Moaouïa, mais ce dernier se voit forcé de lutter contre le second, Hussein. Le 10 octobre 680, à Kerbéla, la plus grande partie de la famille de Mahomet est massacrée. Mais soixante-dix ans après le champion des Chiïtes, Abou-el-Abbas, bat les Arabes et met fin au règne des Ommiades. Abou-el-Abbas, pratique, installe sa propre dynastie à leur place et, par surcroît de précaution, massacre les descendants d'Ali, en faveur desquels il vient de combattre.

La dynastie des Abassides connaît des jours glorieux (Haroun-el-Rachid etc.). Mais bientôt la désagrégation commence ; la maison-mère du khalifat s'émiette en une multitude de succursales indépendantes (Espagne, Maroc, Kairouan, Caire, Mossoul).

Au milieu de ce chaos apparaissent les Turcs, que les souverains efféminés de Bagdad ont pris l'habitude d'appeler à leur service. Ils ne tardent pas à faire la loi dans la capitale des mille et une nuits, et passent leur temps à faire et à défaire les khalifes. De Bagdad, les Turcs descendent même jusqu'au Caire et y renouvellent leurs exploits.

Au XIII^e siècle arrivent les Mongols, dont le chef Houlagou pille Bagdad en 1258 et met à mort le dernier des khalifes, Mostagim. Un des cousins de ce dernier s'échappe au Caire et y fonde, avec le consentement du chef des Mameluks, une dynastie nouvelle, dont les Turcs installés en Egypte font, du reste, tout ce qu'ils veulent.

Au XVI^e siècle, le Sultan Sélim le Féroce marche sur le Caire, s'empare de l'Egypte et en emmène le dernier des khalifes à Constantinople, tout en n'omettant pas de charger sur les bagages le butin sacré, à savoir les cassettes d'or qui renferment le sabre, la barbe, le manteau et l'étendard du Prophète. Motawakkil, le dernier des khalifes, meurt bientôt obscurément à Constantinople. Peu à peu les successeurs de Sélim relèvent le titre tombé en déchéance ; entre les mains de princes puissants ce titre reprend peu à peu de l'importance et finit par bénéficier d'un immense prestige dans tout le monde islamique.

Mais arrive un moment, où la dynastie des Osmanlis ne jette plus que des lueurs mourantes, et seules les rivalités européennes veillent à sa sécurité. Abdul-Hamid II (1876-1908) entreprend de regagner en influence religieuse l'autorité politique que les assauts de l'Occident ont fait perdre aux Osmanlis. Mais il est forcé d'abdiquer en 1909. Son successeur Mahomed V doit se contenter à peu près du seul titre de Sultan. Il meurt durant la guerre.

La guerre finie, les Jeunes-Turcs chassent de Constantinople son successeur Vahi ed dine et installent à sa place Abdul-Medjid. Le 2 novembre 1922, la Grande Assemblée d'Angora supprime le Sultanat, et Abdul-Medjid ne reste que khalife. Il ne manque pas, du reste, d'excellentes qualités : c'est « le type rêvé du pontife moderne ». Mais les événements se précipitent. Le 13 octobre 1923, une loi fait d'Angora la capitale au lieu de Constantinople ; le 29, la république est proclamée et Moustapha Kemal élu président ; le 1^{er} mars 1924, ce dernier prononce devant l'Assemblée d'Angora un discours programme réclamant l'abolition du khalifat.

Aussitôt dit, aussitôt fait : le 4 mars déjà le khalife et sa suite prennent le train à Tchatalja ; soixante princes et princesses de l'ancienne maison régnante les suivent le surlendemain. Une série de « réformes » de tout acabit, les unes de tout premier ordre, les autres sans importance aucune, font cortège à ces expulsions.

Un vieil adage turc dit : « Turcoman-pauvre croyant », et les événements récents le justifient. Dès le début le Turc est indifférent aux controverses métaphysiques et aux querelles confessionnelles ; un seul idéal fait vibrer son âme : l'amour du sol, de la patrie, du drapeau. A l'ardeur patriotique (qui aujourd'hui est en train d'en faire un xénophobe intolérant), il joint, dans le domaine religieux, l'apathie.

En renvoyant Abdul-Medjid, Angora a tenu à donner de son acte une raison pratique et une justification doctrinale. Raisons pratiques : échec complet du *Djihad* (guerre sainte) proclamé à Constantinople au cours de la Grande Guerre ; existence d'un très grand nombre de musulmans (Maroc, Arabie, Afghanistan) qui ignorent le khalife de Stamboul (Constantinople). A cette thèse utilitaire se joignent des arguments d'ordre économique, réduisant à néant toutes les idées émises jusqu'à ce jour par les plus savants commentateurs des textes sacrés islamiques.

La volte-face est complète. Des années durant le principe du khalifat avait été mis en avant dans les intérêts de la Turquie, par exemple, pour obtenir le retour de Constantinople à la Turquie. Mais, le résultat atteint, le Turc se donne lui-même la satisfaction d'enlever l'épouvantail accroché à la fenêtre du Bosphore et paraît y prendre un vrai plaisir !

La question du khalife semble avoir ému l'Europe beaucoup plus que l'Islam. Diverses suppositions ont été émises, en France notamment, quant à la meilleure façon d'« accaparer l'énorme réserve d'énergie accumulée dans le monde musulman et d'en user à sa guise ». Préoccupations inutiles ; craintes chimériques. Les seuls khalifes qui eussent jamais disposé d'une autorité réelle étaient des chefs d'Etats puissants et indépendants. Et les interventions étrangères n'ont jamais servi qu'à déconsidérer le pontife qu'on prétendait protéger. Au contact de l'Islam un Etat européen a comme devoir strict de ne pas s'immiscer dans les affaires religieuses de ses sujets ou protégés musulmans. Cette règle que la France s'est imposée a montré ses bons

effets au moment de l'agitation panislamique de 1920. La même politique de neutralité à l'égard de l'Islam oblige à s'abstenir de toute intervention dans les affaires intérieures de l'Etat turc. Mais un Etat comme la France ne saurait pourtant rester indifférent aux menées d'ordre administratif, qui l'atteignent dans tous ses intérêts.

Dès 1903 les chauvins turcs fulminaient contre les écoles étrangères qui fonctionnaient dans l'Empire. Ils attaquaient aussi à fond les établissements de crédit européens. C'étaient là autant d'avertissements sérieux. Ils ne furent pas compris. Après l'accord Franklin-Bouillon à Angora, les dirigeants turcs se montrèrent prodigues d'assurances sur les maisons d'enseignement françaises et les privilèges français. La réalité, on le sait, fut tout autre : soixante-douze écoles françaises fermées du jour au lendemain, quinze mille élèves renvoyés, succédant à une série de tracasseries et de brimades. Même attitude sur le terrain économique. Tout ce qui constitue le patrimoine de la France en Orient est progressivement l'objet des mêmes atteintes que les écoles.

D'autre part, après le précédent de 1919, la campagne de presse qui s'ouvre périodiquement dans les journaux turcs d'Asie-Mineure au sujet de la Syrie, n'est pas sans donner à réfléchir. Les menées du nationalisme turc à propos d'Antioche et d'Alep ressemblent étrangement à sa façon d'agir quand il revendiquait Mersina et Tarsous, qu'il a, on le sait, récupérés.

Il y a beaucoup de similitude entre la Russie et la Turquie actuelles. Dans l'un et l'autre Etat, c'est le pharisaïsme démocratique, l'idéologie humanitaire, la phraséologie nébuleuse, servant de masque à une oligarchie toute-puissante qui ne connaît d'autre loi que celle du plus fort et d'autre règle que son bon plaisir. Il ne s'ensuit pas que toute transaction soit impossible avec des gouvernements de ce genre ; et l'histoire de la Méditerranée aux XVI^e et XVII^e siècles répond à la question. Des corsaires y abondaient, mais les transactions entre les pays du Grand Seigneur et l'Europe n'en étaient pas moins fort actives. Seulement — les Etats de l'Occident savaient jadis défendre les droits de leurs nationaux. Le plus souvent ils n'avaient même pas à recourir à la violence : il leur suffisait d'être fermes. Aux concepts « démodés » de nos ancêtres s'est substitué aujourd'hui le régime de la persuasion et des conférences — même à l'égard des peuples qui professent ouvertement le culte de la force. Souhaitons que ce système humanitaire aboutisse.



Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les problèmes
religieux, politiques, sociaux,
littéraires, artistiques.



Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

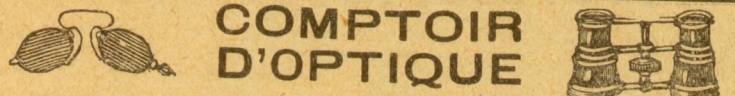
100.000 Titres de Capital . . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . . fr. 245.616.537,35

Total . . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.



COMPTOIR D'OPTIQUE

FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

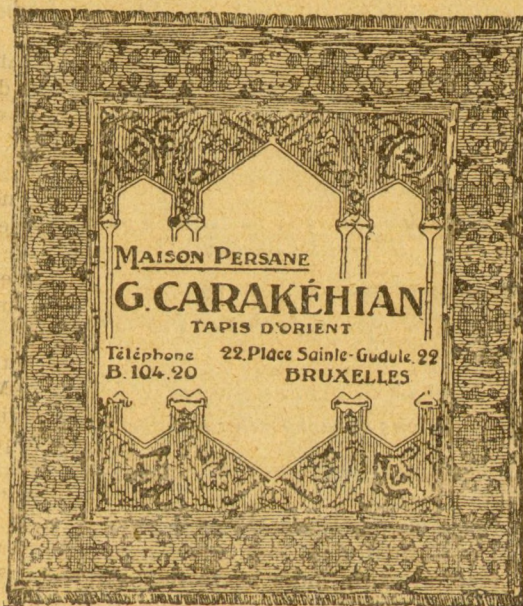
Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES



LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.89



ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — **Biographie du Cardinal**
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — **Son Éminence dans l'intimité**
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — **Le Cardinal et la grande guerre**
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — **La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Éminence ;**
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures)*.
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — **Notice biographique des Papes sous lesquels Son Éminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).**
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — **Hommage à Son Éminence**
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — **Le jubilé — Compte rendu.**
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Éminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera ré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



N.B. — Le nouveau numéro du Téléphone est : 23586

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

MAISON

SOIRÉES

L. DUPAIX

ET DE
CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA GRANDE MARQUE BELGE

"La Voix de son Maître"

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit

"NUGGET" POLISH

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
MAISON FONDÉE EN 1873

-: François VAN NES Successeur :-
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES

●●●

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS